

L'EMPLOI DE L'ARTICLE EN GOTIQUE

*Thèse complémentaire
présentée à la Faculté des Lettres de Paris.*

PAR

AURÉLIEN SAUVAGEOT

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Professeur à Eötvös Collegium.

Chargé de cours à l'Université de Budapest.



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1929

*Thèse complém.
Paris 1929.*

L'EMPLOI DE L'ARTICLE

EN GOTIQUE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'EMPLOI DE L'ARTICLE EN GOTIQUE

*Thèse complémentaire
présentée à la Faculté des Lettres de Paris.*

PAR

AURÉLIEN SAUVAGEOT

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Professeur à Eötvös Collegium.

Chargé de cours à l'Université de Budapest.



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1929

*20184



INTRODUCTION

Les germanistes du siècle dernier avaient enseigné que le gotique possédait un article « défini » dont le fonctionnement leur paraissait en tous points analogue à celui de l'article attesté dans les autres dialectes germaniques anciens.

Plus récemment, cet enseignement a été révoqué en doute par W. Streitberg qui a nié formellement l'existence d'un article gotique (*Gotisches Elementarbuch*, 185-6) :

« Versteht man unter « Artikel » das gewohnheitsmässig und obligatorisch zugefügte Demonstrativum, das eine Person oder Sache als bekannt charakterisiert, so hat das Gotische keinen Artikel ».

Plus loin dans le même ouvrage, il ajoute que l'article n'est employé dans la Bible gotique que dans les cas où il se trouve utilisé dans l'original grec. Pour lui, le gotique *sa* n'est qu'un démonstratif. S'il apparaît en dehors des emplois où l'on s'attend à trouver un démonstratif, c'est qu'il a été détourné de son sens véritable pour servir à transposer l'article grec. D'après Streitberg, le traducteur got aurait été embarrassé par la présence de l'article en grec. Soucieux de reproduire mot à mot le texte sacré, il aurait trouvé cet expédient pour rendre les tournures grecques où l'article intervenait. Dans ces conditions, l'emploi de *sa* dans la Bible gotique en face de l'article grec ne serait qu'une innovation du traducteur et pour tout dire une violence infligée à l'usage parlé du gotique.

Telle n'est pas l'opinion d'O. Behaghel qui enseigne au contraire que le germanique commun avait déjà développé un article dont l'emploi originel aurait été purement ana-

phorique. On lit ainsi dans sa *Deutsche Syntax* (p. 38) :

« Was die germanische Zeit betrifft, so erscheint der bestimmte Artikel in allen Mundarten in gewissen Gebrauchsweisen bereits voll entwickelt ; es ist an seinem gemeingermanischen Ursprung nicht zu zweifeln. »

Il distingue une série d'emplois qui sont dans sa terminologie :

- 1) die Einzelanaphora.
- 2) die allgemeine Anaphora.
- 3) das Verhalten einzelner Wortgattungen zum Artikel.
- 4) der Artikel bei besonderen syntaktischen Verwendungen des Substantivs.

La plupart de ces rubriques ne s'appliquent pas au gotique ni même au germanique ancien d'une manière générale. Les exemples cités de Wulfila sont peu nombreux. Le plus souvent, ils sont arbitrairement choisis. Behaghel ne pose à aucun moment le problème de l'influence grecque. Il a l'air d'accepter les emplois gotiques de l'article comme authentiquement germaniques.

Pour départager ces deux opinions diamétralement opposées, nous avons pensé qu'il fallait recourir aux textes. Leur examen révèle une très grande complexité où il n'est pas toujours aisé de démêler les principes conducteurs. Toutefois, la statistique des différents emplois relevés dans le texte de la Bible gotique fournit des indications que viennent éclairer les oppositions avec l'original grec et la comparaison avec les emplois de l'article attestés à date ancienne dans les autres dialectes germaniques.

Sans doute, ces dialectes sont connus à une date beaucoup plus tardive ; mais si un même emploi de l'article concorde dans tous les dialectes germaniques anciens, y compris le gotique, il est difficile d'y voir le résultat d'une coïncidence purement fortuite. Dans ce cas, l'emploi gotique considéré a toute chance d'être autochtone.

Ce qui confirme dans cette manière de voir, c'est une constatation à laquelle Streitberg ne paraît pas avoir attribué assez d'importance : l'article gotique n'apparaît même pas dans la moitié des cas où le texte grec porte l'article.

Ces omissions n'ont rien de capricieux. A lire de plus près le texte gotique, on s'aperçoit que dans certains cas typiques, toujours les mêmes, le traducteur a fait figurer l'article pour exprimer un rapport de détermination d'une nature assez différente de celui que pouvait exprimer l'article dans l'original. En cela, il n'a fait que se conformer à un usage que nous retrouvons dans les textes de l'Edda, du Bëowulf, dans les traductions anciennes de la Bible en nordique et en vieux haut allemand et d'une manière générale dans la plupart des anciens monuments du germanique.

Cet usage que nous croyons avoir le droit de regarder comme proprement germanique, quel est-il ?

Après avoir dénombré à notre tour les emplois de l'article dans le texte de la Bible gotique ainsi que dans tous les textes les plus anciens des autres dialectes germaniques, nous avons essayé de le reconnaître.

Quels que soient les emplois où il nous apparaisse, l'article gotique se révèle comme étant avant tout un élément « déterminatif ». Il assure au substantif un caractère « défini », c'est-à-dire qu'il lui prête une qualité exceptionnelle qui le distingue des autres substantifs. Muni de ce coefficient de « détermination », le substantif affecté de l'article se trouve placé en vedette par rapport aux autres substantifs employés dans la même phrase ou dans les phrases voisines. Par là l'article acquiert une fonction de caractère presque exclusivement syntaxique. Il est l'élément de liaison d'une proposition à l'autre.

L'article gotique ainsi défini n'est donc pas simplement anaphorique et surtout il ne caractérise pas une personne ou une chose comme étant simplement « connue ».

Au cours des pages qui vont suivre, nous nous sommes efforcé de faire apparaître les traits qui distinguent l'article gotique dans ses différents emplois. Ce faisant, nous en avons dégagé le caractère spécifiquement germanique. Pour plus de clarté, nous avons abandonné le plan et la disposition généralement adoptés par les savants qui nous ont précédé dans ce genre de recherches. Nous avons distingué deux sortes d'emplois : un emploi général ou simple et un emploi

spécialisé. Par le premier, nous entendons le cas d'emploi où l'article apparaît avec le substantif sans qu'on puisse dire qu'il forme avec lui une locution stéréotypée. L'emploi spécialisé ou combiné apparaît dans tous les cas où l'article est appliqué selon un schème plus ou moins modifiable, généralement en combinaison avec d'autres éléments du discours.

EMPLOI SIMPLE DE L'ARTICLE

En principe, le gotique n'emploie pas d'article pour signaler le substantif. On lit (J. XVI, 13) :

if þan qimiþ jains, ahma sunjos, briggif izwis in alla i sunjai

en face de l'original :

ὅταν δὲ ἔλθῃ ἐκεῖνος, τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας, ὁδηγήσει ὑμᾶς εἰς πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν.

Ces cas sont innombrables. Il suffit d'ouvrir au hasard l'édition de la Bible gotique par W. Streitberg, dont nous suivons ici les leçons, pour constater que l'emploi du substantif gotique sans article est constant. A chaque page on en trouvera plusieurs exemples, alors que le texte grec présente presque toujours l'article. Les mots directement transposés du grec n'échappent pas à cette règle. Au même chapitre et à la même page de la *Gotische Bibel* (p. 73), on relève (verset 7) :

unte jabai ik ni galeiþa, parakletus ni qimiþ at izwis
(ἐὼν γὰρ ἐγὼ μὴ ἀπέλθω, ὁ παράκλητος οὐκ ἐλεύσεται πρὸς ὑμᾶς).

Quoi qu'en dise O. Behaghel, il ne suffit pas qu'un substantif exprime une notion connue pour qu'il soit affecté de l'article. Au moment où Pierre se souvient des paroles du Christ, le mot *ward* rappelle évidemment un fait connu. Malgré cela, il est employé sans article :

(Math. XXVI, 75) : *jah gamunda Paitrus waurdis Iesuis qifanis du sis...* (καὶ ἐμνήσθη ὁ Πέτρος τοῦ ῥήματος Ἰησοῦ εἰρηκότος αὐτοῦ, ...)

Cet emploi acquiert toute sa valeur si on le compare à l'emploi opposé qui figure au verset correspondant de l'évangile selon Marc (XIV, 72) :

jah gamunda Paitrus þata waurd, swe qap̃ imma Iesus... (καὶ ἀνεμνήσθη ὁ Πέτρος τὸ ῥῆμα, ὃ εἶπεν αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς...)

Ces cas où le substantif est employé sans article sont, comme nous l'avons dit, fort nombreux. Il est à noter qu'en gotique comme dans toutes les langues germaniques, c'est surtout en combinaison avec les prépositions que le substantif n'admet pas l'article. De même dans les locutions verbales du type (L. XX, 19) *uslagjan ana ina handuns* (ἐπιβλέψεν ἐπ' αὐτῶν τὰς χεῖρας) qui réapparaît à plusieurs reprises (J. VII, 30, 44 ; L. IX, 62 ; Mc XIV, 46) et dont on retrouve encore de nos jours des vestiges dans les locutions allemande *Hand an etwas legen*, suédoise *lägga hand vid...*, etc.

La statistique de ces faits est particulièrement parlante. Pour ne prendre que quelques exemples, la préposition *du* gouverne le substantif sans article 14 fois et 4 fois avec article dans ce qui nous a été conservé de l'évangile de Luc. Dans le même évangile, on compte 59 emplois de la préposition *in* sans article en regard de 9 emplois où l'article précède le substantif.

Si nous examinons les textes germaniques anciens attestés en dehors du gotique, la même remarque s'impose. Il est assez rare de voir figurer l'article entre la préposition et son régime. A cet égard, la comparaison des traductions isolées de passages des évangiles en vieux-nordique est très instructive. Dans le recueil que Belsheim a établi de ces textes (*Af Bibelen paa norsk-islandsk i Middelalderen*. Udgivet af J. Belsheim. Christiania, 1884), nous relevons une quantité d'emplois rigoureusement parallèles aux emplois gotiques. Or les traductions nordiques sont établies d'après la Vulgate. Souvent la locution se retrouve d'une langue à l'autre mot pour mot. On est alors en présence de schémas très anciens qui se sont maintenus sous une forme pour ainsi dire solidifiée.

Quels sont les cas où s'emploie l'article ? L'analyse de quelques exemples permettra de formuler une première règle.

En face de (J. X, 1, 2) : *ḫairh daur* « διὰ τῆς θύρας » et de (J. X, 7) : *ik im daur ḫize lambe* « ἐγὼ εἶμι ἡ θύρα τῶν προβάτων », on lit (J. X, 9) : *ik im ḫata daur* « ἐγὼ εἶμι ἡ θύρα ».

En apparence, il y a contradiction entre les emplois successifs du mot *daur* avec et sans article. Reprenons le passage en question depuis le début. Nous lisons au début du chapitre :

Amen, amen ḡiḫa iziwis, saei inn ni atgagḡiḫ ḫairh daur in gardan lambe, ak steigḡiḫ aljaḫro, sah ḫliḡtis ist jah waideidja.

Ἀμήν, ἀμήν λέγω ὑμῖν, ὁ μὴ εἰσερχόμενος διὰ τῆς θύρας εἰς τὴν αὐλήν τῶν προβάτων, ἀλλὰ ἀναβάντων ἀλλοχόθεν, ἐκεῖνος κλέπτει ἐστὶν καὶ ληστής.

La notion de « porte » et celle de « brebis » sont données. A partir de ce moment elles vont figurer dans le texte en tant que quantités connues. Cependant, nous lisons à la suite :

iḫ sa innagagands ḫairh daur ḫairdeis ist lambe (ὁ δὲ εἰσερχόμενος διὰ τῆς θύρας ποιμήν ἐστὶν τῶν προβάτων).

Les mots *daur* et *lamb* figurent toujours sans article. Mais poursuivons notre lecture. Le verset 3 nous apporte des faits nouveaux :

ḫammuh daurawards usluḡiḫ, jah ḫo lamba stibnai is hausjand, jah ḫo swesona lamba ḫaitiḫ bi namin jah ustiḡhiḫ ḫo.

ταύτην ὁ θυρωρὸς ἀνοίγει, καὶ τὰ πρόβατα τῆς φωνῆς αὐτοῦ ἀκούει, καὶ τὰ ἴδια πρόβατα καλεῖ κατ' ὄνομα καὶ ἐξέρχεται αὐτά.

Que s'est-il passé? Si nous en croyons Behaghel (*op. cit.*, p. 39) : « ...das mit dem Artikel versehene Substantiv wiederholt einen Begriff, der selber im Vorhergehenden Verkörperung gefunden hat, sei es mit derselben Bezeichnung, sei es mit einer synonymen... »

A l'appui de cette explication, l'auteur se réfère à Mc III, 27 ; IV, 14 ; VI, 27-28.

En réalité, les choses ne se passent pas aussi simplement que pourrait le faire supposer l'explication fournie par Behaghel. L'exemple que nous venons de citer le prouve

bien. Les mots désignant la « porte » et la « brebis » sont répétés successivement au cours de plusieurs versets. C'est seulement au verset 3 que le mot *lamb* apparaît muni de l'article. Au verset 7, Jésus dira encore *ik im daur*, mais il ajoutera *þize lambe*. Ce n'est qu'au verset 9 qu'il dira *ik im þata daur*. Durant tout ce temps, l'original grec a invariablement employé la locution ἡ θύρα. Bien mieux, au verset 11, nous lisons :

ik im hairdeis gods. hairdeis sa goda saiwala seinā laggiþ faur lamba tandis que le grec porte uniformément :

ἐγώ εἰμι ὁ ποιμὴν ὁ καλός· ὁ ποιμὴν ὁ καλός τὴν ψυχὴν αὐτοῦ τίθησιν ὑπὲρ τῶν προβάτων.

De nouveau, le mot *lamb* figure sans article. Dans ces conditions, l'explication de Behaghel ne fournit aucune interprétation satisfaisante. A s'en tenir à la règle qu'il nous propose, on pourrait croire que l'emploi de l'article en gotique et en germanique ancien se réduisait à l'application d'un procédé purement mécanique, extrêmement simple. Dès qu'un substantif se serait trouvé répété, lui ou son synonyme, on l'aurait fait précéder de l'article.

La réalité linguistique n'est pas cela. Le gotique et le germanique ancien ont connu une distinction plus subtile entre deux sortes de notions exprimées par des substantifs. Dans un cas, le substantif exprimait un concept général, de nature indéterminée ou dont la détermination importait peu. Dans l'autre cas, le substantif portait une notion définie, c'est-à-dire parfaitement délimitée et localisée dans le temps et dans l'espace et que le sujet parlant désirait faire connaître comme telle. Quand, au verset 3 cité plus haut, le traducteur fait précéder le mot *lamb* de l'article, c'est qu'il veut parler des brebis qui sont en rapport étroit avec le raisonnement qu'il formule et les actions successives par le récit desquelles il vise à l'exprimer. Ces brebis sont « définies ». Aussi Jésus, pour insister sur la suite du raisonnement et pour faire apparaître la continuité du récit, ajoutera-t-il au verset 7 : *ik im daur þize lambe*. Mais dès qu'il élèvera son raisonnement jusqu'à lui faire revêtir l'aspect d'une maxime universelle, il cessera de faire pré-

céder le mot *lamb* par l'article. On lira *faur lamba*. En revanche, au verset 15, Jésus dira *jah saiwala meina lagga faur fo lamba* (le grec répète ici sa formule du verset 11 : ὑπὲρ τῶν προσώτων). C'est que de nouveau le terme important est le mot *lamb*. Le raisonnement implicite dans ce passage tourne autour de ce mot. Par l'emploi de l'article, le traducteur semble avoir essayé d'indiquer la succession logique des idées comme par le moyen d'une sorte de procédé par récurrence, tout semblable au raisonnement analogue bien connu des mathématiciens. Le germanique, en effet, ne disposait pas de moyens très souples pour agencer plusieurs propositions successives. Il semble bien que l'article ait servi dans ce cas à établir comme une sorte d'enchaînement d'une phrase à l'autre, enchaînement tout sémantique d'abord, mais qui sans doute devait avoir vite acquis une signification syntaxique.

C'est ce qui apparaît nettement dans l'exemple invoqué par Behaghel dans Mc III, 27 où l'on lit :

ni manna mag kasa swinþis galeiþands in gard is wihwan, niba faurþis þana swinþan gabindiþ; jah (þan) þana gard is diswihwai.

οὐδεὶς δύναται τὴν σκεύη τοῦ ἰσχυροῦ εἰσελθεῖν εἰς τὴν οἰκίαν αὐτοῦ διαρπάσαι, ἐὰν μὴ ποῦτον τὸν ἰσχυρὸν θέσῃ, καὶ τότε τὴν οἰκίαν αὐτοῦ διαρπάσει.

L'emploi de l'article ne vise pas à signaler qu'il a déjà été question d'un homme fort ou d'une maison, mais que l'homme fort et la maison en question ne sont envisagés que par rapport à l'action dont ils sont l'objet.

Behaghel renvoie également aux versets 27 et 28 de Mc VI où on lit *briggan haubiþ is* d'une part (en face de τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ) et d'autre part *jah athar þata haubiþ is* (le grec ne varie pas). Présenter le fait sous cet aspect revient à le simplifier excessivement. Le texte porte une première mention de la tête de Jean-Baptiste au verset 24, sans article. Le mot *haubiþ* est répété au verset 25 et deux fois au verset 27 avant de se voir précéder de l'article au verset 28. Le mot n'exprime pas au verset 28 une notion connue plus exactement qu'au verset 27. Il y a donc une

raison à l'emploi de l'article dans cette phrase. Il faut supposer qu'ici l'article marque l'enchaînement de l'action dont le récit s'était poursuivi durant les versets précédents.

Pour rendre compte de ces anomalies, Behaghel a cru devoir ajouter la remarque suivante: « In älterer Zeit kann dieser anaphorische Artikel gelegentlich fehlen, insbesondere beim Plural, im As. auch bei Kollektiven; dass Mengen von anderen Mengen unterschieden werden ist weit seltener als dass die Unterscheidung Einzelgrößen trifft ».

La raison est très simple: l'article germanique ancien était essentiellement un déterminatif; or le pluriel implique par définition une généralisation que dans la plupart des cas il était malaisé de faire cadrer avec le caractère rigoureusement défini de l'article. Néanmoins ce cas se présente encore assez fréquemment. Ainsi dans le *Bēowulf* par exemple, les pluriels collectifs apparaissent très souvent affectés de l'article (cp. vers 1085 *þā wea-lāfe*, 1909 *id.*; 1126 *þā wigend*, 2164 *þām frætwum*, 2504 *þā frætwæ*, 2637 *þā gūðgeatwa*). De même les pluriels simples sont nombreux qui sont affectés de l'article, aussi bien dans le *Heliand* que dans le *Bēowulf*, l'*Edda*, etc. L'exemple gotique J. XV, 5 allégué par Behaghel est choisi arbitrairement. On y lit en effet *ik im þata weinatriu*, *ip jus weinatainos*, tandis que le grec présente ἐγώ εἰμι ἡ ἄρπελος, οὐρεῖς τῶν κλέμαται, mais il convient de se demander si le mot *weinatriu* opposé par Behaghel à *weinatainos* ne présente pas un degré plus accentué de détermination. Le mot *weinatriu* lui-même est employé au verset 4 sans article, alors qu'au verset 1 il comporte l'article. Dans ce cas, la règle formulée par notre auteur ne s'applique pas non plus au singulier.

Les exemples du *Heliand* auxquels Behaghel renvoie ne sont pas plus concluants. Si sa théorie rend compte de l'emploi de l'article au vers 71, en revanche elle est désavouée aux vers 61, 62, 64, 74, etc. Quant au passage du Tatian cité également dans la *Deutsche Syntax*, il est manifeste que son interprétation ne cadre pas avec la déli-

nition de Behaghel. En face du texte latin *in ipso erat et vita erat lux hominum*, la version vha. présente *Thas uuas in imo lib inti thaz lib uuas liocht mannô*. La présence de l'article lors de la répétition du mot *lib* n'est pas de nature anaphorique. Ce qui le prouve, c'est que le mot *principium*, qui apparaît cependant deux fois (aux versets 1 et 2), est chaque fois transcrit par « *in anaginne* ». De même, au verset 4, le mot *tenebrae* est répété sans que sa traduction allemande soit pourvue la deuxième fois de l'article. Par contre, au verset suivant (2, 1), on lit d'emblée *uuas in tagun Hêrôdes thes cuninges Iudenô sumêr biscof namen Zacharias fon themo uuehsale Abiases...* qui traduit *fuit in diebus Herodis regis Judee quidam sacerdos nomine Zacharias de vice Abia...*

Si nous revenons à la phrase citée par Behaghel, nous la traduirons en français pour en rendre approximativement le sens : « La vie était en lui et cette vie était la lumière des hommes ».

L'article sert donc dans les cas qu'on vient d'examiner à définir le rôle du substantif auquel il est joint. Cette fonction découle du sens originel de l'article germanique. Il n'est pas douteux qu'à l'origine les éléments pronominaux qui ont servi à former l'article en gotique ont été des démonstratifs. C'est là l'opinion de Streitberg après Brugmann, Delbrück et beaucoup d'autres germanistes. C'est aussi ce qu'enseigne la comparaison avec les autres langues indo-européennes. Néanmoins, on lit dans Behaghel (*Deutsche Syntax*, I, p. 33) : « Der bestimmte Artikel stammt aus dem anaphorischen Pronomen — nicht aus dem deiktischen, wie vielfach angenommen wird — ...Die Meinung, dass der bestimmte Artikel in älterer Zeit vielfach stärkere deiktische Kraft habe, also dem deiktischen Pronomen näher stehe (vgl. namentlich Jäger : *Art. bei Isidor und Tatian*) ist durchaus irrig; sie wird nicht bewiesen durch die Tatsache, dass bei den Uebersetzern lateinische Pronomina wie *ille* durch den bestimmten Artikel wiedergegeben werden, denn dieser ist selber oft genug einfach anaphorisch ».

Il nous est impossible de nous reporter au travail de Jäger, faute d'indications bibliographiques précises. Peu importe d'ailleurs. Pour se convaincre de l'erreur commise par Behaghel, il suffit de se rappeler que le pronom correspondant au gotique *sa* a abouti en scandinave à un article encore très voisin du démonstratif et qui s'oppose par là à l'article postposé. Mais point n'est besoin de consulter de textes pour réfuter Behaghel. Il n'y a qu'à le citer lui-même. Ne nous dit-il pas à propos de l'emploi de l'article *sa* avec le mot *fairhwus* en gotique : « *sa* ist wohl hier nicht Artikel sondern deiktisches Pronomen » ? Il se réfère à Tatian (165, 5) où l'on trouve : *Ih forlāz zu iu sibba ; mīna sibba gibu ih iu, nalles sōsō thisu uueralt gibit gibu ih iu...* qui traduit *Pacem relinquo vobis ; pacem meam do vobis, non quomodo mundus dat ego do vobis*

Or le *vha. thisu* est un démonstratif qui a conservé toute sa force, mais il ne possède guère plus de force déterminative que l'article gotique dans la traduction correspondante du passage de l'évangile selon Jean (XIV, 27) :

gawairþi bileiþa izwis, gawairþi mein giba izwis ; ni swasise so manaseþs gibiþ, ik giba izwis.

en face de l'original :

εἰρήνην ἀπέμεινεν ὑμῖν, εἰρήνην τὴν ἐμὴν δίδωμι ὑμῖν· οὐ καθὼς ὁ κόσμος δίδωσιν, ἐγὼ δίδωμι ὑμῖν.

En effet, le texte grec comporte un article avec le mot εἰρήνη tandis que le gotique ne comporte d'article qu'avec le mot *manaseþs*. Cet article sert à opposer le mot en question au pronom personnel de la première personne. L'opposition ainsi marquée est beaucoup plus véhémence que celle indiquée dans l'original.

Le mécanisme de l'article gotique apparaît encore plus clairement dans le passage ci-dessous (Mc V, 39) :

jah innatgaggands qaþ du im : huwa auhjoþ jah gretiþ ? þata barn ni gadauþnoda, ak slepiþ.

καὶ ἐπελθὼν λέγει αὐτοῖς· τί θορυβεῖσθε καὶ κλαίετε ; τὸ παιδίον οὐκ ἀπέθανεν ἀλλὰ καθεύδει.

Le gotique *þata* n'est pas ici une transposition du grec, selon la conception de Streitberg ; c'est un déterminatif,

presque encore un démonstratif. Ce qui confirme dans cette supposition, c'est qu'on lit dans Tatian (60, 13) :

gieng thô in inti quad : gêt hina, nist têt thaz magatîn, ouh slâfit.

où le latin ne porte que : *non est enim mortua puella sed dormit.*

La situation exigeait en germanique l'emploi d'un déterminatif. Le vha. l'a intercalé, alors que l'original latin ne pouvait le lui suggérer. Aussi bien la traduction gotique du passage correspondant de Mathieu porte-t-elle (IX, 24) :

afleiþiþ unte ni gaswalt so mawi, ak slepiþ.

ἐν τῇ πόλει αὐτῇ, ἣς ἀπέθανεν το νεκρὸς, ἐκεῖ αὐτὸς καθεύδει.

Il saute aux yeux que le texte gotique ne reproduit pas le mouvement de la phrase grecque. Si grand qu'ait été son souci de respecter le texte sacré mot pour mot, le traducteur a dû s'écarter de la construction grecque. Le mot *unte* rend plus souvent ἐν que γάρ (ce dernier est surtout traduit par *auk*). L'opposition marquée en grec par γάρ est exprimée ici par l'article qui précède le mot *mawi*. C'est dire qu'elle est d'une tout autre nature.

On nous objectera peut-être que nous avons tort de fonder nos interprétations du jeu de l'article gotique sur la comparaison avec le texte de Tatian. Ce texte est en effet postérieur de plusieurs siècles à la Bible gotique. D'autre part, le vieux haut allemand a pu subir entre temps des influences assez fortes de la part du roman.

A priori il est peu probable que le vha. ait pu développer un article durant une période de trois siècles. Du reste la comparaison avec les textes nordiques permet d'éliminer en quelque mesure cette objection. Si un même passage de la Bible se trouve interprété de la même façon en gotique d'après le grec et en nordique ou en vha. d'après la Vulgate, il y a peu de chances pour qu'une pareille concordance soit l'effet du hasard. Ceci d'autant plus que les traductions en question se conforment pour ce qui est de l'emploi de l'article aux règles observées dans les textes profanes, dont quelques-uns sont plus anciens. Dans ces

conditions, il est intéressant de relever les mêmes emplois de l'article en gotique, en nordique et en vha. Une même situation provoque un même emploi.

Prenons le récit de l'apparition de l'ange à Zacharie, au début de l'évangile selon Luc. L'ange joue dans cette scène le rôle principal et le mot qui le désigne est affecté de l'article. La réponse de Zacharie à l'ange est conçue en gotique de la manière suivante (I, 18) :

jah qaþ Zakarias du þamma aggilau...

que l'on pourrait suspecter de traduire servilement : καὶ εἶπεν Ζαχαρίας πρὸς τὸν ἄγγελον.

Mais le vieux norrois porte : *Zacharias svaraði engli-num* (Belsheim, *op. cit.*, p. 60) qui ne peut être imité de *Et dixit Zacharias ad angelum*. Parallèlement, on trouve dans Tatian (2, 8) : *intī quad Zacharias zi themo engile...*

Or déjà au verset 13 du même chapitre, on avait lu :

qaþ þan du imma sa aggelus

où l'article pourrait être dû à : εἶπεν δὲ πρὸς αὐτὸν ὁ ἄγγελος ; mais le vieux-norrois, traduisant *ait autem ad illum angelus*, écrit : *engilinn kvaddi hann* (Belsheim, p. 60) où le Tatian présente également *quad thō zi imo ther engil*. Il est frappant de voir que la phrase gotique et la phrase vha. se juxtaposent rigoureusement.

Cette rigueur paraît encore plus significative si l'on envisage non plus des fragments isolés mais un texte d'ensemble. Soit la parabole du semeur. Le texte de Luc (VIII, 7) est dans l'original : καὶ ἕτερον ἔπασεν ἐν μέσῳ τῶν ἀκυνθῶν, καὶ συμβῆσαι αὐτῷ ἀκυνθὸν ἀπέπνιξεν αὐτόν.

En regard le gotique présente : *jah sum gadraus in midumai þaurniwe, jah miþuskeinandans þai þaurnjus afþwapidedun þata.*

Or le texte correspondant relevé par Belsheim (p. 73) qui a été rédigé en Oestland au XII^e siècle porte : *En sumt fell i þyrni, en þá er þat skyldi uppvaxa, þá gekk þyrni-rinn yfir þat ok fyrirkom því, svá at þat mátti eigi þrífask.*

Sans doute, le texte norvégien ne recouvre pas entière-

ment le texte de la Vulgate : *Et aliud cecidit inter spinas et simul exortae spinæ suffocaverunt illud.*

Le parallélisme entre les versions gotique et norvégienne devient plus frappant du fait que ces deux textes sont établis sur des originaux différents, dans des conditions différentes, à un intervalle de temps de près de mille ans !

Il est juste d'ajouter que Belsheim a recueilli un autre texte, islandais celui-là, connu par un manuscrit du XIII^e siècle, mais dont l'âge est certainement antérieur (cp. Belsheim, p. 72), où l'on lit : *en sumt fell niðr á milli þyrna ok skáru þyrnar þat, þá er þeir uxu upp hjá því.* Mais il y a lieu de se demander si l'absence de l'article dans ce cas isolé n'est pas due au fait que le traducteur s'est trop étroitement conformé à l'original latin. C'est ce qui se produit assez fréquemment dans la langue ecclésiastique de l'ancienne Scandinavie (cp. sur ce point Nygaard. *Norron syntax*, p. 47).

Cette dernière particularité n'est pas propre au vieux scandinave. Le même fait s'est produit en vha. Si nous considérons par exemple le *Pater noster* connu des germanistes sous le nom de « Freisinger pater noster », nous constaterons que le texte de la traduction et celui du commentaire diffèrent par l'emploi de l'article. La phrase latine : *fiat voluntas tua sicut in coelo et in terra*, d'abord traduite dans la prière : *uuesa dîn uuillo, sama sô in himile est, sama in erdu* est ensuite reprise et amplifiée dans la paraphrase suivante : *das nû sô unpilipono enti sô êrlîcho sôso dē engilā in demu himile dīnan uuilhn arfullant, des mezzes uuir inan arfullan muozzin.*

Dans la traduction du texte sacré, nous avons donc *in himile* en regard de *in coelo*, mais dès que le traducteur reprend son langage naturel pour paraphraser son texte, il écrit *in demu himile*.

Or le texte que nous venons de citer d'après Braune (*Althochdeutsches Lesebuch*⁶, p. 36) date du VIII^e siècle et ressortit au dialecte bavarois.

Le commentaire de Wissembourg est d'une tenue plus

littéraire, c'est-à-dire que son texte se conforme plus étroitement au modèle latin, mais on aurait tort de s'y référer pour établir que l'emploi de l'article était insolite en vha. Les documents connus sous le nom de « Markbeschreibungen » sont très révélateurs à ce sujet. C'est ainsi qu'on lit dans celle de Hamelburg (Braune, *op. cit.*, p. 6) : « ...Et descriptus est atque consignatus idem locus undique his terminis, postquam iuraverunt nobiliores terrae illius ut edicerent veritatem de ipsius fisci quantitate : primum de Salu iuxta Teitenbah in caput suum, de capite Teitenbah in Scaranvirst, de Scaranvirste in caput Staranbah, de capite Staranbah in Scuntra in Nendichenfeld, deinde in *thie teofûn gruoba*, inde in Ennesfirst *then westaron*, inde in Perenfirst, inde in orientale caput Lûtibah, inde in Lûtibrunnon... inde in *the burguueg*, inde in Ôtiales houbit, deinde in *thie michilûn buochûn*,..... inde ubar Sala in *thaz marchoug*, inde in *then Matten uueg*, inde in *thie teofûn clingûn*,..... inde in *thaz steinîna houg*, inde in *then lintînon sêo*, inde in *theo teofûn clingûn unzi themo brunnen*,..... inde in sala in *then elm*.

Cette description cadastrale est du 8 octobre 777. Elle reflète probablement l'usage de la langue parlée. Il s'agit ici du franconien oriental. La description cadastrale de Würzburg, sensiblement plus récente, mais rédigée dans le même dialecte, présente les mêmes cas d'emploi de l'article :

« ...Incipientes igitur in loco qui dicitur Ôtuuines brunno, danân in *daz haganîna sol*, danân in Herostat in *den uuidînen sêo*,..... »

Incipiebant vero in eodem loco alii testes praeire et circumducere. Id est fon *demo Scelenhouge* in Heibistesbiunta, danân in *daz Ruotgises houc*, danân in Môruhbestein, danân after *dero clingûn unzan Chistebrunnon*, etc. (cp. Braune, *op. cit. ibid.*).

Dans ces conditions, l'absence de l'article dans tel passage isolé d'une traduction du latin ne doit pas surprendre. Comme nous venons de le voir, le vha. employait déjà largement l'article dès la fin du viii^e siècle et nous avons

toutes raisons de supposer que cet usage ne venait pas de s'implanter depuis peu.

Inversement on sera porté à admettre que le gotique a dû subir dans un sens opposé l'influence du grec. Puisque Wulfila avait à traduire un texte où l'article était constamment employé, on peut imaginer qu'il l'aurait fait figurer à son tour beaucoup plus fréquemment qu'il n'aurait été amené à le faire s'il s'était trouvé en présence d'un original sans article. Mais cette supposition s'avère inexacte. L'emploi de l'article chez Wulfila ne diffère pas essentiellement de celui que nous trouvons dans le Tatian ou dans les passages de la Bible traduits en vieux norrois. En gotique comme en vha. ou en vieux norrois, c'est la situation qui commande l'emploi de l'article, non pas le caractère du texte original. Les exceptions à cette règle sont négligeables.

Considérons en effet les trois versions germaniques du verset de Luc examiné plus haut. Nous les trouvons rigoureusement superposables. On a dans l'ordre chronologique des textes :

jah sum gadraus in midumai þaurniwe, jah miþuskeinandans þai þaurnjus aþwapededun þata.

sumu fíelun in thorná, thó uuohsun thið thorná inti furhamftun iz (Tat. 71, 4).

en sumt fell í þyrni, en þá er þat skyldi uppvaða, þá gekk þyrnirinn yfir þat ok fyrirkom því, svá at þat mátti eigi þrifask.

La structure interne est la même dans les trois phrases. Si le vêtement étymologique varie d'un dialecte à l'autre, il ne peut dissimuler l'identité foncière de l'armature syntaxique. Le cas que nous venons d'envisager n'est pas isolé. Si nous lisons plus avant dans le même chapitre, nous retrouvons une concordance analogue au verset 13 où en face du gotique :

íp þai ana þamma staina, ize þan hausjand, miþ faheidai andnimand þata waurd....

nous trouvons en vieux norvégien :

en korn þat féll á helluna jartegnir menn þá, er

fagnaðr er á fyrst at heyra guðs kenningar en þeir hafa (Belsheim, p. 73, d'après le même manuscrit que le verset 7 cité p. 14).

La raison qui a induit Wulfila à faire précéder *staina* de l'article est la même que celle qui a amené le clerc norvégien à écrire *helluna* avec l'article postposé. Peu importe que cet article norvégien ait une autre origine que l'article gotique, le mouvement de la phrase est le même de part et d'autre.

Examinons un passage plus étendu. Portons-nous par exemple au début du chapitre V de l'évangile selon Luc. Le texte grec a la teneur suivante :

1 Ἐγένετο δὲ ἐν τῷ τὸν ὄχλον ἐπιχειῖσθαι αὐτῷ τοῦ ἀκούειν τὸν λόγον τοῦ θεοῦ, καὶ αὐτὸς ἦν ἐστῶς παρὰ τὴν λίμνην Γεννηταρῆθ. — 2 καὶ εἶδεν δύο πλοῖα ἐστῶτα παρὰ τὴν λίμνην· οἱ δὲ ἄλιεῖς ἀποβάντες ἀπ' αὐτῶν ἀπέπλυναν τὰ δίπτυχα. — 3 ἐμβὰς δὲ εἰς ἓν τῶν πλοίων, ὃ ἦν τοῦ Σίμωνος, ἠρώτησεν αὐτὸν ἀπὸ τῆς γῆς ἐπαναγαγεῖν ἐλπίρον· καὶ καθίσας ἐδίδασκεν ἐκ τοῦ πλοίου τοὺς ὄχλους.

La traduction gotique est :

1 *jah wārþ, miþþanei managei anatramp ina du hausjan waurd gudis, jah is silba was standands nehwa saiwa Gainnesaraip.* — 2 *jah gasahw twa skipa standandona at þamma saiwa, ip fiskjans afgaggandans af im usþwohun natja.* — 3 *galaih þan in ain þize skipe, þatei was Seimonis; haihait ina astituhan fairra stapa leitil jah gasitands laisida us þamma skipa manageins.*

Les seuls mots qui dans le texte gotique sont pourvus de l'article sont le mot *skip* et le mot *saiws*. Encore celui-ci ne le comporte-t-il qu'une seule fois. Reportons nous maintenant à la version vha. du Tatian (19, 4-5) :

4 *Uuard thō gitān, mit thiū thie menigī ānafiehun in inan, thaz siē gihōrtin gotes uuort, stuon hēr nāh themo uuāge Genesarēth, inti gisah zuei skef stantantu nāh themo uuāge, thiē fiscarā stigun nīdar, thaz siē fleuuītīn irō nezzi.* — 5 *Arsteig hēr thō in einaz skef thaz thār uwas Simōnes, bāt hēr inan, thaz her iz fon erdu arleitti ein luzzil, inti sizzeinti lērtā fon themo skeffe thie menigī.*

Au premier regard, il est frappant de constater que c'est

le texte vha. qui emploie l'article avec le plus de fréquence. Le gotique, à la différence du vha., considère, par exemple, que le nom de Genezareth détermine suffisamment le lac dont il s'agit pour qu'il ne soit pas nécessaire de joindre au mot l'article. Cependant, le traducteur était sollicité par le texte grec où l'article est appliqué partout. S'il a résisté à cette sollicitation au point de n'employer l'article que dans le nombre minimum de cas, c'est qu'il avait pleinement conscience des nécessités que lui imposait l'usage de sa langue maternelle. Le seul point où le texte gotique présente une détermination dont l'équivalent ne se retrouve pas dans le Talian a trait à l'emploi de l'article en combinaison avec le numéral. C'est qu'ici l'original grec portait ἐν ἑνὶ πλοῖον tandis que la Vulgate ne connaît que l'expression plus vague : *ascendens autem ipse in unam navem*.

La version en vieux-norrois est :

þá sté hann á skip þat er Simon átti ok ytti þvi frá landi littat -- ok þaðan talaði hann af skipinu (Belsheim, p. 70).

Cette fois-ci encore, les trois versions différentes concordent dans l'emploi de l'article pour exprimer la même situation. Jésus parle du haut du navire, le mot désignant le navire est pourvu de l'article, quel que soit le traitement de ce mot dans le texte original. A ne tenir compte que des textes germaniques, le gotique apparaît comme le plus conservateur, celui qui recourt le moins volontiers à l'emploi de l'article. L'examen des textes nous éloigne donc sensiblement de la conception d'après laquelle l'emploi de l'article en gotique serait calqué du grec.

De même, dans l'épisode de la femme pécheresse, les versions germaniques s'accordent pour munir de l'article le mot qui désigne la femme (L. VII. 39) :

sa ip wesi praufetus, ufkunþedi þau, hwo jah hwileiko so gino sei tekþ imma, þatei frawaurhta ist

du gotique s'accorde avec le vieux-norrois :

Ef þessi maðr væri spámaðr mundi hann at skyru vita hver eða hvílik er kona. sjá er á honum tekr, þviat hon er syndug (Belsheim, p. 71).

L'emploi du démonstratif *sjá* en fonction analogue à celle de l'article gotique ou vha. est habituel (cp. Nygaard, *Norron syntax*, p. 53). Le texte ci-dessus a reçu une autre forme dans le passage correspondant du Tatian, ce qui rend la comparaison malaisée. Celle-ci est cependant possible dans la suite du même récit, au verset 44, où l'on trouve (Tat. 138, 11) :

inti gūnant zi themo uuiþe quad : Simon, gisihistū thiz uuiþ ?

alors qu'on lit en vieux-norrois :

hann snerist þá til komunnar en talaði þó til Simonar : hvárt sér þú konu þessa ?

et en gotique :

jah gawandjands sik du þizai qinon qap du Seimona ; gasailhwis þo qinon ?

Le grec καὶ στραφεὶς πρὸς τὴν γυναικα ne peut ici expliquer la présence de l'article en vha. et en vieux-norrois.

La parabole des invités au banquet (L. XIV, 16 et suiv.) fournit un autre exemple non moins typique d'un récit où la situation décrite exige en germanique l'emploi de l'article. Le récit commence au verset 16. Au verset 17, il est dit que le maître de maison envoie son serviteur auprès des invités. Au verset 21, le serviteur revient rendre compte de sa mission. A ce moment, le mot qui le désigne est affecté de l'article. De même, le nom qui désigne le maître à partir du verset 22. Voici les uns après les autres les différents textes germaniques :

22 *jah qap sa skalks : frauja, warþ swe anabaust, jah nauh stads ist.* — 23 *jah qap sa frauja du þamma skalka : usgagg and wigans jah faþos jah nauþei inatgaggan, ei usfulnai gards meins.*

(Tat. 123, 10-11) : *Thô quad ther scale : gitân is truh-tîn, sô thû gibuti, inti noh nu ist stat.* — *Thô quad truthîn themo scalke ; gang ûz in nûega inti zûnûn inti beiti ingangen, thaz uuerde gi/ullit mîn hûs.*

þrællinn mæ'li : gôrt sem þú bautt dróttinn ok er enn lómt rum i husinu. Drottinn mæ'li við þrællinn : farðu í t á gí tur ok garða ok neyð menn inn at ganga, at hús mitt fyllisk.

On se rendra compte de l'étroite parenté qui unit ces trois versions germaniques, si on les confronte avec l'original grec :

22 καὶ εἰπὼν ὁ θεὸς αὐτῶν, γέγονε ὡς ἐπαλάξας, καὶ ἔσται νόμος ἐν αὐτῇ. — 23 καὶ εἰπὼν ὁ κύριος πρὸς τὸν θεόν· ἐξέλθι εἰς τὰς ἐβὼς καὶ σπρῆμας καὶ ἀνέκρασσιν εὐαγγέλιον, ἵνα γερῶσθῃ ὁ αἰὼς σου.

ou encore avec la Vulgate :

22 *Et ait servus : Domine, factum est ut imperasti et adhuc locus est.* — 23 *et ait Dominus servo : exi in vias et sepes ; et compelle intrare, ut impleatur domus mea.*

La comparaison des versions germaniques de la Bible, telle que nous l'avons conduite au cours des pages qu'on vient de lire, nous permettrait d'analyser avec plus de précision le fonctionnement de l'article gotique. Dès le début de notre exposé, nous avons cru devoir rejeter la conception traditionnelle, reprise par O. Belaghiel, d'après laquelle l'article gotique est d'une manière générale l'article germanique ancien avec simplement « anaphorique ». Les textes viendront appuyer notre assertion. Qu'on en juge plutôt par le passage ci-dessous, emprunté à Luc (XIX, 31). La situation donnée est la suivante : Jésus va faire son entrée triomphale dans Jérusalem, il approche de la ville et en l'apercevant, il pleure sur elle. Les trois versions germaniques montrent le mot « ville » de l'article pour lui donner toute la force de détermination nécessaire :

joh sunwei aethra was, gaxaihwand þa baorg gairgot bi þu...

dît le gotique, tandis que le vha. exprime le même rapport dans (Tat. 113, 6) :

Inti nōhlihto tha giachenti thia burg uniof obar aia...

Le vieux-norrois transcrit :

þá er Ihesus nalgaðisk Hierusalem ok sá borgina, þá gret hann... (Belsheim, p. 34-5).

Or le voyage à Jérusalem n'a été mentionné qu'au verset 28, d'une manière imprécise. Ceci pour le gotique. Dans le Tatian, la mention de l'arrivée de Jésus à Jérusalem a lieu il est vrai quelques lignes plus haut, mais également d'une

manière peu déterminée (*mittiū siē gihōrtun thaz ther herlant quam zi Hierusalem*, traduisant J. XII. 12 : *cum audissent quia venit Ihesus Hierosolimam*). En nordique le caractère fragmentaire de la traduction exclut toute idée de renvoi à un passage antérieur.

La nature peu « anaphorique » de l'article apparaît d'une manière encore plus flagrante dans Jean, VI, 10, où on lit en gotique :

wasuh þan hawi manag ana þamma stada

qui est la traduction de : ἦν δὲ χόρτος πολλὴ ἐν τῷ τόπῳ. En dépit des apparences, l'article gotique n'est pas dû au grec. En effet, le vieux-norrois traduit de son côté par :

en þar var gras mikit á velli þeim (Belsheim, p. 90),
le latin :

erat autem foenum multum in loco.

Qu'on lise les versets qui précèdent, les indications topographiques très vagues qu'ils contiennent ne justifieraient pas l'emploi « anaphorique » de l'article. Si l'article figure en gotique aussi bien qu'en vieux-norrois, c'est que les traducteurs ont éprouvé le besoin, dans un cas comme dans l'autre, de définir avec plus de précision le lieu où se trouvait beaucoup de foin.

Mais choisissons un autre texte où l'emploi anaphorique semble s'imposer. Lisons les versets 41-48 du chapitre I de Luc. Examinons d'abord le texte grec :

41 καὶ ἐγένετο, ὡς ἤκουσεν ἡ Ἐλισάβετ τὸν ἀσπασμὸν τῆς Μαρίας, ἐστίρτηεν τὸ βρέφος ἐν τῇ κοιλίᾳ αὐτῆς· καὶ ἐπλήσθη πνεύματος ἁγίου ἡ Ἐλισάβετ. — 42 καὶ ἀνερώνησεν φωνῇ μεγάλῃ καὶ εἶπεν· εὐλογημένη σὺ ἐν γυναιξίν, καὶ εὐλογημένος ὁ καρπὸς τῆς κοιλίας σου. — 43 καὶ πόθεν μοι τοῦτο, ἵνα ἔλθῃ ἡ μήτηρ τοῦ κυρίου μου πρὸς μέ. — 44 ἰδοὺ γάρ ὡς ἐγένετο ἡ φωνὴ τοῦ ἀσπασμοῦ σου εἰς τὰ ὦτά μου, ἐστίρτηεν τὸ βρέφος ἐν ἀγαλλιάσει ἐν τῇ κοιλίᾳ μου. — 45 καὶ μακχρία ἡ πιστεύουσα ὅτι ἔστι τελειώσις τοῖς λελαλημένοις αὐτῇ παρὰ κυρίου. — 46 καὶ εἶπεν Μιχρία· μεγαλύνει ἡ ψυχὴ μου τὸν κύριον. — 47 καὶ ἠγαλλίασεν τὸ πνεῦμά μου ἐπὶ τῷ θεῷ τῷ σωτῆρί μου. — 48 ὅτι ἐπέβλεψεν ἐπὶ τὴν ταπεινωσίην τῆς δούλης αὐτοῦ· ἰδοὺ γὰρ ἀπὸ τοῦ νῦν μακχαριστῶν με πάντας· καὶ γενεαί...

Le gotique présente en regard :

*jah warþ, swe hausida Aileisabaiþ golein Mariins, la-
laik barn in qipau izos, jah gafullnoda ahmins weihis
Aileisabaiþ, — jah uswopida stibnai mikilai jah qap :
þiupido þu in qinom, jah þiupido akran qipaus þeinis. —
jah huapro mis pata, ei qemi aiþei frauþins meinis at mis ?
— sai allis, sunsei warþ stibna goleinais þeinaizos in au-
sam meinaim, lailaik pata barn in swigniþai in wambai
meinai. — jah audaga so galaubjandei þatei wairþiþ
ustauhts þize rodidane fram frauþin. — jah qap Mariam :
mikileid saiwala meina frauþan. — jah swegneid akka
meins du guda nasjand memamma. — unte insahw du
hnauweinai þiujos seinaizos ; sai allis, fram himma nu
audagjand mik alla kunja.*

Ce passage est d'un bout à l'autre rempli de correspon-
dances anaphoriques. Plusieurs termes s'y trouvent répétés
ou sont synonymes. Or que constatons-nous ? De toutes les
correspondances, le gotique ne retient qu'une seule, celle
relative au mot « enfant » (versets 41 ~ 44), en revanche
l'article est employé au verset 43 où précisément l'anaphore
n'en saurait expliquer la présence.

Il est intéressant de comparer au texte gotique la version
vha. du Tatian (4, 2-6) :

*uuard tho, so sin gehorta heilizunga Mariun Elisabeth,
gifah thaz kind in ira reue. — uuard tho gifullit
heilages geistes Elisabeth, arriof mihhilero stemnu inti
quad : gisegenot sis thu untar wibun, inti gisegenot si
thie uuahsmo thinero uuamba, inti uuanan mir thaz
queme mines truhtines muoter zi mir ? — Senonu so
slumō so thiū stemna uuard thines heilizinnes in minen
orūn, gifah in gisehen kind in minemo reue, inti soligu
thiū thar giloubta, uuanta thiū uuerdent gifremitu, thiū
thar giquetan uuurdun iru fon truhtine. — Tho quad
Maria : mihhilōso min sēla truhtin, inti gifah min geist in
gote minemo heilante, bithiū uuanta her giscouuōta
ōdmuotē sinero thiūuī — Senonu fon thiū sālīga mih
quedent allu cunnu.....*

Les divergences entre les deux versions sautent aux

yeux. Au verset 41, le gotique oppose *lailauk barn in gifau izos* à vha. *gifah thaz kind in irā reue*. Ici la valeur respective des mots qui traduisent en gotique le grec τὸ ἑρπετος et en vha. le latin *infans* explique dans une certaine mesure l'opposition signalée. Le mot *barn* forme cliché quand il est employé en combinaison avec le mot *gifus*. Il ne peut y avoir de méprise. Le récit qui précède nous a appris qu'Elisabeth est enceinte. L'enfant qu'elle porte (cp. l'étymologie de *barn*) est nécessairement Jean-Baptiste. Au verset 44, l'article précède le mot *barn* qui apparaît cette fois-ci en connexion avec le mot *wamba*, mais sans former de cliché avec ce mot dont il est séparé par l'expression *in swignipai*. En réalité l'expression *in wambai meinai* rejetée à la fin de la phrase joue le rôle d'une proposition subordonnée. Nous verrons plus loin que dans ce cas le gotique comme en général le germanique applique volontiers la détermination au moyen de l'article. La version norroise vient ici confirmer notre raisonnement. Nous y lisons : *fagnaði barnit in keiði minum* (Belsheim p. 65). Inversement, le vha. n'a précisément pas d'article devant le mot *kind* au verset 44 où nous trouvons : *gifah in gifehen kind in minemo reue*. Or de toute évidence, le mot *kind* est commandé ici par l'emploi qui a été fait du même mot (avec l'article !) au verset 41. Il est donc en position anaphorique. Si la règle formulée par Behaghel était vraie, c'est ici qu'elle devrait s'appliquer. On serait même justifié à supposer que c'est précisément parce qu'il se trouve en position anaphorique que le mot *kind* paraît cette deuxième fois sans article.

Nous ne nous flattons pas de fournir une explication précise de tous les cas où l'article s'emploie en gotique ou en germanique ancien. Il nous suffit de constater que les règles d'emploi enseignées jusqu'ici par la plupart des germanistes ne rendent presque jamais compte des faits dès qu'on examine ceux-ci dans leur complexité.

Les textes gotiques, vha. ou vieux-norrois ne révèlent rien qui puisse faire croire que l'article y est employé mécaniquement, pour signaler la répétition ou le retour

d'une notion déjà mentionnée ou évoquée. Quand on consulte de près les documents que nous possédons sur le germanique ancien, on ne peut manquer de s'apercevoir que l'usage de l'article a répondu à des règles beaucoup plus subtiles. Aujourd'hui, il est difficile et dans bien des cas impossible de nous expliquer les raisons pour lesquelles le traducteur got ou tel ancien scribe germain a cru devoir définir par l'emploi de l'article tel substantif de préférence à tel autre. En principe dès qu'une indétermination trop grande risque d'obscurcir le raisonnement ou la suite du récit commencé, l'article fait son apparition. C'est ainsi que dans le texte qui vient de nous occuper, le clerc allemand a écrit au verset 42 *intī gisegenōt si thie uuahsmo thinero uuambā* là où Wulfila transcrit malgré l'original *jah þiuprīdo akran qīþaus þeinis*. Sans doute, on peut expliquer cette divergence en alléguant que le gotique n'a pas conçu le mot *akran* comme étant placé en position anaphorique, tandis que le traducteur allemand s'est rappelé que le mot *uuahsmo* faisait allusion à la scène de l'Annonciation, décrite précédemment. Mais le norrois n'a pas non plus d'article dans la traduction de ce passage (Belsham, p. 65). La théorie traditionnelle ne rendrait pas davantage compte du passage correspondant du poème d'Ottrid (I, 6), où l'on lit :

*Fuār thō scā Māria, thiarna thiū mīra,
mīt ihu ioh mīnnu zīther iū māginnu.*

*Sosi in ira hīs giang, thiū uuirtun sja ērlīcho intfiang,
ioh spilota in theru mīater ther ira sīn gūater.*

*Sprāh thiū sīn mīater : ‘ hēil, uuīh dōhter,
uuōla uuard dih lēbenti ioh gilōubenti !*

*Giuuīhit bistu in uuibon ioh untar uuōroltmagadon :
ist fūrist alles wihes uuāhsmo réues thīnes ’.*

Il convient donc d'abandonner l'idée d'après laquelle l'article germanique n'aurait été qu'un élément purement « anaphorique ». Dès qu'il nous apparaît en gotique et, plus tard, en vha., en vieux-scandinave, en vieux saxon, etc., l'article germanique assure une autre fonction, celle que nous avons définie au seuil de la présente étude et que

nous croyons avoir déjà en partie vérifiée par l'analyse des textes que nous avons cités au cours des pages qui précèdent.

Cette analyse n'a porté jusqu'à présent que sur les cas d'emploi où l'article figure seul avec le substantif. Cet emploi, nous l'avons dénommé emploi simple pour l'opposer à l'emploi combiné de l'article que nous étudierons sous ses principaux aspects dans la deuxième partie de cet exposé. Toutefois avant de terminer cette première partie, il convient de signaler que les concordances relevées entre l'emploi « simple » de l'article chez Wulfila et son emploi correspondant en vha. et en vieux-norrois ne sont pas limitées aux quelques cas analysés plus haut et que nous avons choisis au hasard. Le lecteur qui voudra vérifier les textes par lui-même n'aura qu'à se reporter aux exemples suivants de concordances :

1) Entre la Bible gotique et la traduction vha. du Tatian :

Math. V, 23 (Tat. 27, 2), 35 (30, 3), 46 (32, 4). — VI, 7 (34, 3), 23 (36, 4), 30 (38, 5). — VII, 14 (40, 10). — VIII, 8 (47, 4), 13 (47, 8), 15 (48, 2), 16 (50, 1), 24 (52, 2), 27 (52, 7), 30 (53, 9). — XI, 12 (64, 10), 19 (64, 14). — XXVII, 64 (215, 3), etc.

Jean VI, 22, 23, 26, 27, 40, 44, 55, 71 (Tat. 82, 2, 3, 4, 7, 9, 11, 12). — VII, 7, 10, 20, 31 (104, 2, 3, 5, 9), 32, 35, 40, 43, 45, 46, 47, 48 (129, 2, 4, 7, 8, 9). — VIII, 13, 28, 48, 52, 57 (131, 2, 11, 21, 23, 25). — IX, 6, 10, 11, 12, 16 (132, 4, 6, 7, 9), 40 (133, 4). — X, 8, 12, 13 (139, 9, 11). — XI, 8, 24, 36, 38, 39, 41, 42, 45, 47 (135, 4, 14, 22, 23, 24, 25, 27, 28). — XII, 3 (138, 1), 20 (139, 1), 34 (139, 9), 42 (143, 1). — XIII, 22, 26, 27 (159, 7; 160, 3, 4). — XIV, 4, 5 (162, 1, 2), 8, 9, 10 (163, 1, 3, 4), 17, 19 (164, 3, 4). — XV, 4 (167, 3), 18 (169, 2), 19 (169, 3). — XVI, 21 (174, 5), 33 (176, 5). — XVII, 5 (177, 3). — XVIII, 2 (180, 2), 10, 12, 13 (185, 2, 10, 11), 15, 17 (186, 2, 4), 19, 22, 24 (187, 1, 4, 6), etc.

Luc II, 8, 10, 13, 15, 16, 20 (6, 1, 2; 3, 4, 7), 27 (7, 5), 40 (12, 1), 43 (12, 2), etc. — V, 19 (54, 3), 37

(56, 8). — VII, 10 (47, 9), 12 (49, 2). — VIII, 47 (60, 8). — X, 17 (67, 3). — XIV, 10 (110, 3). — XV, 21, 22 (97, 4, 5). — XVI, 3, 8, 12 (108, 2, 3, 5), 14 (106, 7). — XIX, 5 (114, 1), 37 (116, 4), etc.

Mc. II, 16 (56, 3) — IV, 27, 28 (76, 1, 2). — V, 4, 13 (53, 4, 10), 35, 40 (60, 10, 14). — VI, 22, 24, 26 (79, 5, 6, 8). — VII, 1, 17 (84, 1, 8), etc.

2) Entre la Bible gotique et les versions fragmentaires norroises :

Luc I, 34, 35. — II, 18. — V, 7. — VII, 50. — VIII, 9. — XIX, 47. — Mc. XVI, 3, 5. — J. XI, 27, etc.

Ces concordances dont la liste énumérée ci-dessus est loin d'être complète sont évidemment en partie contrebalancées par des divergences. Celles-ci sont dues à plusieurs causes. D'abord, le vha. ou le vieux norrois sont beaucoup plus évolués que le gotique. D'autre part, l'original sur lequel sont fondées les différentes versions comparées par nous n'est pas le même. La version allemande ou scandinave de l'Évangile est une traduction de la Vulgate, laquelle n'est à son tour qu'une traduction de l'original grec. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que des divergences se produisent à la faveur de cette double transposition. Ainsi le grec de Luc V, 11 : καὶ καταχρύντες τὰ πλοῖα ἐπὶ τῇ γῇ ἄρénτες ἀπὸ τῆς ἡμετέρας ἀπορίας est reproduit par le latin : *et subductis a terra navibus relictis omnibus secuti sunt eum*. Aussi, en face du gotique : *jah gatiuhandans þo skipa ana airþa afleitandans allata laistidedun afar imma*, on trouve en vha. : *inti árleittén fon erdu skeffun forlázenén allén folgétun imo*. (Tat. 19, 9).

L'ablatif absolu est aussi déplacé en vha. qu'en gotique la construction avec le participe présent. Si l'article est absent en vha., c'est que le traducteur a voulu se conformer trop étroitement au tour latin qu'il avait à rendre.

Dans d'autres exemples, les divergences s'expliquent par le fait que la détermination a été appliquée à l'un des substantifs de préférence aux autres et que ce choix a varié selon que l'on a affaire à la version gotique ou à

telle autre version germanique. En regard du gotique (Math. VIII, 12) : *ip þai sunjus þiudangardjos uswairp-
anda in riqis þata hindumisto ; jainar wairþiþ grets jah
krusts tunþiwe*, on lit dans le Tatian (47, 7) : *kind thesses
rihhes sint furuorphan in thiū ūzarūn finstarnessi, thar
ist uuoft in ceno stridunga*.

Le grec porte *οἱ δὲ οἱ αὖτε βασιλεῖς* et le latin *filii autem
regni*. Il est à noter que le vha. a employé ici le démons-
tratif et non pas l'article, comme le gotique. Ceci tend à
prouver que l'article gotique avait encore une force
démonstrative que l'article du vha. était en train de perdre.
Mais des deux termes en présence, le gotique a déterminé
le premier : *þai sunjus*, tand's que l'allemand a déterminé
le second : *thesses rihhes*. Ceci n'est pas un effet du hasard.
Le mot *þiudangardi* n'apparaît jamais avec l'article. Il
semble être un terme de formation savante, fabriqué de
toutes pièces par Wulfila pour les besoins de sa traduction.
Comme tel, il est déjà suffisamment déterminé. Il n'en est
pas de même pour l'allemand *rihhi* qui n'a reçu qu'après
coup cette acception théologique (cp. Tat. 145, 5).

Quels que soient ces désaccords, ils s'avèrent moins nom-
breux et moins significatifs que les concordances que nous
avons signalées. Les différentes versions germaniques de la
Bible présentent un ensemble de traits communs dans
l'emploi de l'article. Devant cet ensemble, il n'est guère
possible de douter que le gotique n'ait employé l'article
spontanément. Aussi, quand nous lisons dans Wulfila
(Math. VIII, 14, 15) :

*jah qimands Iesus in garda Þaitraus, (jah) gasahw
swaihron is liþandein (jah) in heitom. — jah attaitok
handau izos jah aflailot ija so heito ; jah urrais jah
andbahtida imma.*

le mot *heito* n'est pas pourvu de l'article à cause du grec
ὁ πρῶτος mais bien parce que la situation exige son emploi
en gotique et d'une manière générale en germanique, ainsi
qu'il apparaît du texte vha. correspondant :

*Mit thiū thiē heilant quam in l'êtruses hūs, gisah sina
suigar ligenta inti fiebar habēnta. — Inti ruorta irā hant,*

enti furliēz sia thaꝛ ſiebār. Arstuont sūn uf thō enti ambahltā in. (Tal. 48, 1, 2).

Le passage correspondant de Marc (I, 31) de la Bible gotique présente le même emploi de l'article. Il ne saurait donc être question d'un cas fortuit.

Les textes auxquels nous nous sommes référé jusqu'ici étaient tous des traductions. Il importe maintenant de voir si les monuments autochtones des anciennes langues germaniques emploient l'article dans les mêmes conditions que les textes sacrés soumis à l'influence étrangère. Nous constaterons sans peine que l'usage attesté par les documents de la littérature profane ne diffère en rien de celui que nous venons de reconnaître dans les différentes versions du Nouveau Testament.

En allemand. l'un des monuments les plus vénérables de l'ancienne langue est, comme on sait, le Hildebrandslied. Son texte comporte plusieurs fois l'article. Dès le début du poème, nous lisons :

4 *sunufatarungo iro saro rihtun,*

5 *garutun se iro gūShamun, gurtun sih iro suert ana,*

6 *helidos, ubar hringā, dō sie tō dero hiltiu ritun*

Sans doute le début :

1 *ik gihōrta ſat seggen,*

2 *ſat sih urhēttun ænon muotin*

3 *Hiltibrant enti HaSubrant untar heriun tuēm.*

nous prépare à la bataille qui va suivre et lorsque nous lisons *tō dero hiltiu*, on pourrait croire qu'il n'y a là qu'un rappel suggéré par l'emploi anaphorique de l'article. En réalité, cette détermination est beaucoup plus précise. Il s'agit là du combat qui forme le sujet même du poème. L'article est placé dès l'entrée en matière, moins pour rappeler les premiers vers encore trop proches que pour attirer l'attention sur ce qui va suivre.

Une détermination analogue provoque l'emploi de l'article au vers 34 où Hiltibrant offre les cadeaux qu'il a reçus en présent du roi des Huns : *sō imo se der chuning gap.* Ce souverain n'est pas un souverain ordinaire c'est le roi des Huns : *Hūneo-truhtin*, le grand souverain qu'il est

glorieux d'avoir servi. Ici, il y a dans l'emploi de l'article quelque chose d'emphatique. Or cette détermination emphatique n'a aucun caractère anaphorique, sans quoi on s'expliquerait difficilement son renforcement au vers suivant par l'apposition *Hūneo truhtīn*.

Si obscur que soit le vers 61 :

hwerdar sih hiutu dero hregilo rūmen muotti,

il est difficile d'y attribuer à l'article un sens anaphorique. La même difficulté se retrouve aux vers suivants :

63 *dô lētun se ærist asckim scritan,*

64 *scarpēn scūrim : dat in dēm sciltim stōnt,*

où l'emploi de l'article surprend par son caractère vague. Ceci pourtant ne peut guère être mis au compte d'un remaniement postérieur du texte, comme on serait en droit de supposer, car nous liions dans le *Wiener Hundesegen* :

... der heiligo Christ unta sancte Marti, der gauwerdo uualten hiuta dero hunto, dero zōhōno, daz in uuolf noh uulpa za scedin uuerdan ne megi, se uuara se geloufan uualdes ode ueeges ode heido.

Le texte ci-dessus ne laisse aucun doute sur la fonction de l'article. Il n'est pas encore un simple indice nominal, comme en allemand moderne, puisque *uuolf*, *uulpa*, *uuald*, *ueeg*, *heida* sont employés sans article. Le pluriel n'a ici aucune influence. Contrairement à la théorie admise depuis Grimm, ce sont précisément les mots au pluriel qui sont affectés de l'article. La raison de cet emploi est la suivante : cette formule magique s'applique aux chiens et aux chiennes. Ce sont ces animaux qu'il s'agit de protéger, ce sont eux qui sont déterminés par rapport aux autres. La précision dans le temps « *hiuta* », montre en outre qu'il ne s'agit pas des chiens en général, mais de certains chiens que l'on a intérêt à conserver et qui sont exposés au péril dans une circonstance déterminée, probablement au cours d'une chasse projetée. Ici apparaît donc pleinement la valeur de l'article allemand ancien et son rôle déterminatif. Ajoutons que cet exemple est d'autant plus précieux qu'il nous est donné dans un texte qui a dû conserver le schéma de formules analogues plus anciennes.

Un autre exemple corroborera le précédent et nous révélant un autre aspect de l'article, nous aidera à en mieux saisir le fonctionnement. Nous l'empruntons au deuxième dicton magique de Mersebourg :

Phol ende Uodan vuorun zi holza.

dû uuart demo Balderes volon sin. vuoz birenkit.

Il s'agit ici de préciser que c'est au poulain de Balder qu'est arrivé cet accident. A première vue, il semblerait que le génitif exprimant le rapport de possession aurait pu suffire pour marquer cette précision. Il n'en est rien cependant. La détermination indiquée par l'article était d'une autre nature que celle impliquée par le génitif d'annexion. Il n'y a pas pléonasme dans notre texte, mais seulement superposition de deux déterminations qui se complétaient. Nous reviendrons dans la suite de cette étude sur ce cas d'emploi de l'article en liaison avec le possessif.

Nous pourrions encore faire valoir que l'article apparaît en vha. dans les gloses de saint Paul, dans celles de Reichenau, etc. Mais le caractère même de ces documents ne permet guère d'analyse et nous ne savons pas la plupart du temps l'acception dans laquelle l'article a pu être employé. Toutefois, par le peu que nous apprennent les inscriptions cadastrales déjà mentionnées plus haut et quelques autres documents, il semble que l'article ait déjà manifesté au VIII^e ou au IX^e siècle une tendance à s'appliquer mécaniquement, en perdant de ce fait une partie de son pouvoir déterminatif. Ce développement s'accuse plus tard tout à fait nettement dans le texte du Tatian. Un exemple suffira pour en donner une idée. Le clerc allemand a transcrit de la manière suivante les versets 23, 24 du chapitre VIII de Mathieu :

Imo stigantemo in skef giruornessi uuard thô in themo sêue, sô thaz thaz skef uuard bithekit mit thên undôn (Tat. 52, 1-2).

A première vue, on pourrait justifier l'emploi de l'article avec *skef* au deuxième alinéa. Mais comment expliquer sa présence devant *sêo* et devant *unda*? Ce dernier mot est d'ailleurs au pluriel et réapparaît accompagné de l'article

dans des conditions analogues lorsqu'il revient dans la suite (Tat. 81, 1). A la rigueur, on peut alléguer qu'il s'agit d'un lac bien déterminé, mais dans l'occurrence le mot *unda* apparaît pour la première fois dans le récit et ne saurait d'aucune manière réclamer logiquement une détermination spéciale. A cet égard le texte gotique correspondant semble avoir conservé avec rigueur l'usage archaïque, quand il transcrit les mêmes versets par :

23 *jah innatgaggandin imma in skip, asariddjedun imma saponjos is.* — 24 *jah sai, wegs mikils warþ in marein, swasne þata skip gahuliþ wairþan fram wegin¹.*

Cet usage gotique contraste aussi violemment que possible avec celui de l'original :

23 καὶ ἐρδάντι αὐτῷ εἰς τὸ πλοῖον, ἡκολούθησαν αὐτῷ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ. — 24 καὶ ἰδοὺ σεισμὸς μέγας ἐγένετο ἐν τῇ θαλάσῃ, ὥστε τὸ πλοῖον καλύπτεσθαι ὑπὸ τῶν κυμάτων.

C'est le texte vha. fondé sur la Vulgate qui se rapproche le plus du texte grec, quant à l'emploi de l'article ! Il n'y a rien de surprenant dans ce fait. Il prouve que dès le IX^e siècle, l'allemand commence à faire usage de l'article en le détournant de son sens primitif. Il tend à l'appliquer machinalement à tous les substantifs. Cette tendance s'accusera par la suite avec une force croissante : Otfrid, Notker, Williram et leurs successeurs emploieront l'article dans des acceptions de plus en plus éloignées de l'usage ancien où il n'était qu'un déterminatif encore très proche de son origine démonstrative. Sans nul doute, cette évolution a dû prendre un cours encore plus rapide dans la langue parlée. Le *Münchener Wurmsegen* attesté sur un manuscrit du IX^e siècle présente un usage en avance de beaucoup sur celui du Tatian par exemple ou des autres documents ecclésiastiques de la même époque, comme les *Monsee-Wiener Fragmente* ou le texte d'Isidor. Nous y lisons :

Gang ūz, nesso, mit niun nessinchlinon

ūz jonna marge in deò dard,

1. On retrouve le même emploi de *wegs* dans Mc IV, 37. Si l'article figure dans L. VIII, 24, c'est qu'une distinction énumérative est établie entre le vent et le mouvement des flots.

vonna dên âdrun in daz fleisk,
fonna demu fleiske in daz fel,
fonna demo velle in tiz tullî.

(Müllenhof und Scherer : *Denkmäler*, etc., V, 5)

(cp. aussi la même formule en vieux-saxon :

Braune, *op. cit.*, p. 166.)

Si nous passons maintenant à l'examen des textes les plus anciens des autres dialectes germaniques occidentaux, nous constaterons que l'usage de l'article n'y diffère pas sensiblement de celui relevé dans les monuments du vha. Pour ne pas prolonger indéfiniment nos recherches, nous les limiterons à l'étude de l'emploi de l'article dans les deux poèmes de *Bēowulf* et du *Héliand*.

Ce dernier texte se prête à des comparaisons instructives avec les textes évangéliques puisqu'il utilise la plupart des scènes décrites dans le Nouveau Testament.

Reproduisons, par exemple, les vers qui narrent le miracle décrit dans Mathieu VIII, 23-27 dont nous avons cité plus haut les versions gotique et vha. Nous lisons :

2241 ...*Thuo bigan thes wedares kraft*

ûst up stîgan, ûðîun wahsan,

swang giswerk an gimang, thië sêu warð an hruoru,
wan wind endi watar. Werôs sorogôdun, [nigên

2245 *thiu merî warð sô muodag; ni wânda therô mannô*
lengron lîbes. Thuo sia landes ward [kraft,

wekidun mid irô wordon, endi sagdun in thes wedares
bâdun that im ginâðig neriendi Krist [wunder-quah
wurði wið them watere : « efða wi skuhun hier te

2250 « *sweltan an theson sêwe ! » Self upp arês*

thie guodo godes suno endi te is jungron sprak,

hiet that sia im wedares giwin wiht ni andrêdin :

[*noh fast hugi,*

« *Te hwî sind gi sô forhta ? » quað hie. « Nis iu*

« *gilôbo is iu te luttil. Nis nu lang te thiû,*

2255 « *that thia strômôs skuhun stilrun werðan, [sprak,*

« *git thit wedar wunsam. » Thô hi te them winde*

ge te themu sêwa sô self endi sie smultro hêt

bêðea gebârean. Sie gibod lêtun,

waldandes word : weder stillôdun,
 2260 *fagar warð an flôde. Thô bigan that folk undar im,*
werod wundrôian endi suma mid wordun sprâkun,
hwilik that sô maktigero mannô wâri,
that imo sô the wind endi the wâg wordu hôrdin,
bêðea is gibod-skêpies...

Il est surprenant que le meilleur connaisseur de ce poème : O. Behaghel, soit précisément l'un des germanistes qui ont enseigné avec le plus de force que l'article germanique avait une signification « anaphorique ». Le passage cité ci-dessus administre la preuve du contraire. Dénombrons les emplois de l'article. L'article figure devant les substantifs : *wedar* (vers 2241, 2247), *sêo* (2243, 2253), *meri* (2245), *man* (2245), *watar* (2249), *godes suno* (2251), *strôm* (2255), *wind* (2256. 2263), *wâg* (2263), *folk* (2260).

Il saute aux yeux que la plupart des mots énumérés se rapportent à la mer et aux flots : *seô*, *meri*, *watar*, *strôm*, *wâg*. Deux expressions se rapportent à la tempête : *wedar*, *wind*. Si l'on fait le calcul du nombre des emplois, cette proportion apparaît encore plus grande. Sur 13 emplois, 10 sont relatifs aux flots et à la tempête.

En dépit de ce fait, il est difficile de définir ces emplois comme étant anaphoriques. C'est ainsi que le mot *wedar* employé au début avec l'article (vers 2241) et repris avec l'article (v. 2247) est employé sans article au vers 2252, de même au vers 2259. L'anaphore « indirecte » ne joue pas davantage : *ûðia* (v. 2242) est dépourvu d'article, tandis que *strôm* (v. 2255) en est muni et que *flôd* (v. 2260) s'en passe. Qu'on n'allègue pas que la locution *an flôde* forme un cliché n'admettant pas l'article. La même tournure est attestée avec l'article aux vers 1156, 1824, 2973. La distinction du pluriel et du singulier est également dépourvue de valeur, car si *ûðiu* n'a aucun article, on trouve *thia strômôs* aussi bien que *thero mannô*. Par ailleurs *wind* et *watar* sont au singulier et n'ont pas d'article. Bien mieux, on s'attendrait à ce que le mot *gibod* ou le mot *word* (vers 2258-2259) fussent affectés de l'article, puisque ces mots se trouvent en position anaphorique, or il n'en est rien.

Il est instructif de comparer au texte vieux-saxon qu'on vient de lire la version gotique de Marc IV, 37-41 :

37 *jah warþ skura windis mikila jah wegos waltidun in skip, swaswe ita jupan gafullnoda.* — 38 *jah was in ana notin ana waggarja slepands, jah urraisidun ina jah gefun du imma : laisari, niu kara þuk þizei fragistnam ?* — 39 *jah urreisands gasok winda jah qar da marein : gaslawai, afdumbn ! jah anasilaida sa winds jah warþ wis mikil.* — 40 *jah qar du im : duhwe faurhtai sijur swa ? hwa iwa ni nauh habaiþ galaubein ?* — 41 *jah ohtedun sis agis mikil jah gefun du sis misso : hwas pannu sa sijai, unte jah winds jah marei ufhausjand imma ?*

Le texte grec est :

37 καὶ γίνεται λαίλαψ ἀνέμου μεγάλη καὶ τὰ κύματα ἐπέβαλλον εἰς τὸ πλοῖον, ὥστε αὐτὸ ἤδη γεμίζεσθαι. — 38 καὶ ἦν αὐτὸς ἐπὶ τῇ πρύμνῃ ἐπὶ τὸ προσκεφάλαιον καθεύδων· καὶ διεγείρουσιν αὐτὸν καὶ λέγουσιν αὐτῷ· διδάσκαλε, οὐ μέλει σοι ὅτι ἀπολλύμεθα ; — 39 καὶ διεγερθεὶς ἐπετίμησεν τῷ ἀνέμῳ καὶ εἶπεν τῇ θαλάσσῃ· σιώπα, περίωσο. καὶ ἐκόπασεν ὁ ἄνεμος, καὶ ἐγένετο γαλήνη μεγάλη. — 40 καὶ εἶπεν αὐτοῖς· τί δειλοὶ ἐστε οὕτως ; πῶς οὐκ ἔχετε πίστιν ; — 41 καὶ ἐφοβήθησαν φόβον μέγαν καὶ ἔλεγον πρὸς ἀλλήλους· τίς ἄρα οὗτός ἐστιν, ὅτι καὶ ὁ ἄνεμος καὶ ἡ θάλασσα ὑπακούουσιν αὐτῷ ;

L'usage de l'article est réduit au minimum dans le texte gotique, en dépit du fait que l'original grec comporte partout l'article. Le récit de la version vha. du Tatian connaît ici encore un emploi plus large de l'article. Nous reproduisons ci-dessous le récit tout entier, y compris les premiers versets déjà cités plus haut :

52 1. *Imo stigantemo in skef folgētun imo sinē iungiron.*

2. *Inti mihil giruornessi uward thō in themo sēuwe, sō thaz skef uward biþekit mit then undōn.*

3. *Her thō uwas in themo skefe ubar houbitphuliuui slāfenti.*

4. *Siē giengun thō zuo inti uwahtun inan sus quedantē : truhtin, heili unsih, uwanta uuir furuuerden !*

5. *Thō quad hēr in : ziu birut ir forhtalē luciles gilouben ?*

6. *Thô her arstantenti gibôt uuinte inti sêuwe inti quad :
suiqê inti ârstummê ! Uuard thô gitân mîhhil stîlnessî.*

7. *Thiê man thô vruntrôtun sus quedantê unter zuisgên :
uuer odo vvuolih ist ther, ther uuinton gibîutit inti sêuwe
inti siê hôrent imo ?*

Le mot *sêo*, pourvu de l'article au paragraphe 2, apparaît nu aux paragraphes 6 et 7 ! (cp. à cet égard L. VIII, 22-23.) Aucun rapport anaphorique n'est respecté. On peut même constater par la comparaison des trois textes germaniques ci-dessus que celui tiré du poème vieux-saxon comporte le plus large emploi de l'article. Or aucun texte étranger ne vient ici influencer directement l'auteur. Tout au plus pourrait-on estimer que les passages empruntés à la Vulgate ont dû se conformer davantage au style latin, ce qui revient à supposer que dans ces passages l'emploi de l'article a été restreint.

Il est regrettable que nous ne possédions pas de texte norrois correspondant à ce passage de l'Ecriture.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'analogie frappante qui existe entre le fonctionnement de l'article en vieux-saxon et son emploi en vha. Dans les deux cas, nous sommes en présence d'un usage déjà évolué et qui a fait perdre une partie de sa force déterminative à l'article. En face du vieux-saxon comme vis-à-vis du vha., le gotique conserve dans sa pureté l'usage ancien.

Cet usage semble avoir été maintenu avec plus de rigueur par le vieil anglo-saxon dans le poème de *Bēowulf*. Entre autres passages, lisons celui où *Bēowulf* raconte qu'il n'aurait pu vaincre sans le secours de l'épée magique aperçue étincelante au mur :

1660 *"Ne meahthe ic æt hilde mid Hruntinge
wiht gewyrcean, þēah þæt wāpen duge,
ac mē geūðe ylða waldend,
þæt ic on wāge geseah whitig hangian
eald-sweord ēacen (oftost wīsoðe*

1665 *winigea lēasun) þæt ic þȳ wāpne gebræd.
Ofslōh þā at þære sæcce, þā mē sāl āgeald,
hūses hyrdas. þā þæt hilde-bil*

*forbarn, brogden-mæ̃l, swā þæt blōd gesprang,
 hātost heaðo-swāta. Ic þæt hilt þanan*
 1670 *fēondum ætferede; fyren-dæda wræc,
 dēað-cwealm Denigea, swā hit gedēfe wæs".....*

Si à la rigueur, on peut attribuer un sens anaphorique à l'article employé devant les mots *wæpen*, *hilde-bil*, *hilt*, il est difficile de le faire pour l'article précédent les mots *sacu* et *blōd*. En réalité, l'article assure ici la liaison des idées d'une phrase à l'autre. A côté de la détermination qu'il apporte au substantif auquel il est attaché, il assure une cohérence syntaxique que les conjonctions ou les adverbes n'établiraient pas suffisamment à eux seuls. Ceci est surtout apparent au vers 1669.

L'objet de la présente étude n'est pas de tracer l'histoire de l'article germanique en général, mais seulement d'expliquer l'emploi de l'article en gotique par la comparaison avec l'usage des autres dialectes germaniques anciens; aussi ne citerons-nous pas d'autres exemples anglo-saxons. Toutefois, afin de donner au lecteur une idée de la fréquence de l'emploi de l'article dans la fonction déterminative que nous avons définie, nous le renverrons aux passages suivants de l'édition du poème de *Bēowulf* par Moritz Heyne: vers 143, 191, 202, 300, 326, 330, 443, 479, 640, 647, 648, 696, 705, 772, 808, 825, 839, 911, 944, 959, 994, 1026, 1031, 1069, 1074, 1084, 1111, 1191, 1203, 1208, 1212, 1216, 1283, 1292, 1399, 1422, 1458, 1493, 1507, 1513, 1523, 1525, 1546, 1576, 1606, 1759, 1778, 1810, 1811, 1842, 1856, 1864, 1877, 1901, 1996, 2004, 2094, 2128, 2140, 2145, 2146, 2164, 2173, 2198, 2279, 2288, 2313, 2317, 2319, 2344, 2347, 2349, 2367, 2375, 2390, 2392, 2401, 2404, 2407, 2465, 2467, 2469, 2515, 2521, 2529, 2561, 2568, 2629, 2631, 2670, 2700, 2701, 2702, 2713, 2716, 2734, 2746, 2760, 2771, 2772, 2780, 2786, 2789, 2795, 2831, 2836, 2857, 2884, 2888, 2894, 2905, 2914, 2919, 2929, 2947, 2949, 2964, 2992, 2996, 2997, 3000, 3037, 3041, 3059, 3062, 3082, 3127, 3151.

L'emploi simple de l'article apparaît moins fréquemment

dans l'ancienne poésie scandinave. Il n'est attesté qu'une trentaine de fois dans l'Edda. Encore les exemples ne sont-ils pas toujours caractéristiques. Bien souvent, les passages où il figure ne sont pas d'une authenticité certaine. Il est complètement absent de certains poèmes comme la *þryms-kviða* qui ressortissent au fonds le plus ancien des poèmes de l'Edda. Si l'on se rappelle que les strophes de ces poèmes sont bourrées d'allusions, de renvois en arrière, de métaphores, etc., on ne s'explique pas cette carence totale de l'article tant que l'on persiste à croire que sa signification était simplement anaphorique. Mais, nous avons essayé de le montrer, l'article germanique ancien a joué un tout autre rôle. L'absence de l'article dans l'Edda ne doit pas surprendre, car la plupart des mots y sont déterminés par le contexte, les métaphores et toute une série de procédés qui permettent de se passer de l'article en tant que déterminatif. A cela s'ajoute que le vers strophique avec ses refrains et ses formules récurrentes forme une unité syntaxique très forte, qui n'a besoin d'aucune articulation supplémentaire. On se trouve ici devant un cas où il s'avère que l'article avait reçu en germanique ancien une sorte de mission syntaxique. La poésie scaldique même récente n'use guère non plus de l'article en emploi simple. C'est que pour une part, elle est restée fidèle aux traditions stylistiques de l'ancienne poésie et que d'autre part, elle tend à accuser aussi véhémentement que possible la différence qui existe entre le style poétique et le langage courant.

Ce que nous venons de dire s'applique à l'emploi « simple » de l'article. Nous verrons dans la suite du présent travail que la poésie norroise abonde au contraire en cas d'emploi spécialisé de l'article.

Quand nous parlons ici de l'article vieux-scandinave, nous faisons allusion à ce que l'on dénomme habituellement le « démonstratif ». En effet, le scandinave a connu à date ancienne deux articles : 1) *sá, sú, þat*; 2) *hinn, hin, hit*, en dehors de l'article *enn, en, et* généralement admis comme tel. Les uns et les autres sont d'anciens démonstratifs qui ont gardé jusqu'à nos jours des vestiges

de leur fonction primitive. Mais aussi loin que nous puissions remonter en nordique, ces démonstratifs ont déjà perdu leur caractère exclusivement démonstratif. Dans de nombreux exemples, ils jouent un rôle exactement comparable à celui de *sa* en gotique, de *der* en allemand, *sē* en vieil anglo-saxon, etc.

Les analyses et les observations que nous avons exposées au cours des pages qui précèdent nous autorisent à définir en guise de conclusion l'emploi originel de l'article germanique ancien, tel qu'il apparaît surtout dans la version gotique de la Bible. Si les exemples que nous avons cités ne nous ont pas abusé, l'article germanique ancien a dû être un élément pronominal qui avait encore gardé le souvenir très net de son origine démonstrative. Il servait à assurer la liaison entre les propositions où se trouvait exprimée une notion dominante qu'il importait de mettre en relief, ou bien des notions voisines les unes des autres dont il était nécessaire de faire ressortir le caractère commun. Dans la suite d'un récit, par exemple, l'article permettait de reconnaître les motifs conducteurs. Démonstratif par son origine, l'article s'était déjà transposé sur un plan plus abstrait que celui des déterminations spatiales. Au lieu de désigner l'objet proche, il avait été amené à désigner l'idée proche, puis les idées proches les unes des autres. La détermination spatiale s'est trouvée exprimer ainsi à la suite d'un glissement les rapports de proximité temporelle ou ceux de contiguïté sémantique. Ce passage du concret à l'abstrait n'a rien de surprenant. Les éléments pronominaux y sont volontiers sujets. C'est d'une manière analogue que le démonstratif a fini par aboutir en grec à un article. Il en a été de même en roman. En dehors de l'indo-européen, on a vu l'ancien démonstratif **o-* du finno-ougrien devenir l'article *az* du hongrois.

Une question se pose : l'article tel que nous venons de le définir a-t-il existé en germanique commun ? Behaghel, qui le définit d'une autre manière, déclare qu'il n'y a pas lieu d'en douter (*Deutsche Syntax*, p. 38).

Reportons-nous aux faits. L'article est attesté au

III^e siècle de notre ère dans le texte de la Bible gotique. A ce moment, il a surtout une fonction déterminative, celle que nous venons de reconnaître. Déjà cependant, certains emplois issus de cette fonction commencent à se différencier pour produire des spécialisations caractéristiques. Celles-ci aboutiront dès le vieil-allemand, le vieux-nordique, l'ancien anglais, etc. à des clichés ou emplois stéréotypés que nous allons examiner à leur tour dans les pages qui vont suivre. Aucun document ne nous permet de remonter au delà des faits gotiques. Les seuls monuments que leur ancienneté peut faire comparer à la bible de Wulfila sont les inscriptions runiques. Or le caractère de ces inscriptions est peu propice à l'emploi de l'article. Ce sont pour la plupart des textes magiques, destinés à être déchiffrés et compris par les seuls initiés. Ils sont de ce fait réduits à l'expression la plus rudimentaire de la pensée. Leur obscurité est voulue. Or comment trouver dans de pareils textes des emplois d'article, puisque l'article servait précisément à éclairer la signification d'une phrase, à définir avec plus d'exactitude les rapports de sens l'unissant aux phrases précédentes ou suivantes ? L'absence de l'article dans les inscriptions runiques même relativement récentes confirme notre raisonnement. Il est dans ces conditions extrêmement délicat de faire intervenir les inscriptions runiques dans toute hypothèse relative à l'existence ou à la non-existence de l'article en germanique commun.

Toutefois, il est deux inscriptions fort anciennes qui ne sauraient passer sans mention. L'une est celle qui figure sur le fameux cor de Gallehus et que l'on a datée du début du V^e siècle. On y a déchiffré le texte suivant :

ek klewaʒastīR. holtīaR. horna. tawīðo.

Le mot *horna* n'est affecté d'aucun article ni d'aucun démonstratif. Ceci est contraire à l'usage observé sur ce point par la plupart des inscriptions runiques où les démonstratifs jouent habituellement un si grand rôle.

L'autre inscription dont il s'agit est celle d'Einang, remontant au IV^e siècle, où l'on lit :

ḡazar þar runo faihiḡo.

Johannesson a reproduit cette inscription dans son recueil (*Grammatik der urnordischen Runeninschriften*, p. 87) et Franz Rolf Schröder a traduit cette inscription en allemand par la phrase suivante :

(*Ich*) *Dagr* schrieb die *Runen*.

L'emploi du démonstratif eût été plus exact en allemand, car le sens de la forme runique est certainement tel. C'est d'ailleurs ainsi que l'a interprété Marius Hægstad dans son introduction au dictionnaire vieux-norrois qu'il a publié en collaboration avec Torp (*Gamalnorsk Ordbok med nynorsk tyding*, ved Marius Hægstad og Alf Torp, p. IX). Aussi a-t-il traduit l'inscription par : (*Eg*) *Dag rita desse runer*.

Cela ne veut pas dire qu'à l'époque où cette pierre a été gravée, le démonstratif ne pouvait pas faire fonction d'article. Nous savons, en effet, que le gotique *sa*, par exemple, transcrit assez fréquemment le démonstratif grec (cp. W. Streitberg, *Gotisches Elementarbuch*, 3-4, p. 185). Les exemples de cet emploi sont nombreux dans la Bible gotique. Nous ne renverrons qu'à quelques-uns des passages les plus typiques : Math. VII, 28. — Luc V, 12 ; VII, 31, 32 ; VIII, 9, 11 ; XV, 3, 30 ; XVII, 6, 23, 34 ; XVIII, 5, 9, 11, 34 ; XIX, 9, 15, 42 ; XX, 2, 9, 16, 19, 34. — Mc IV, 13 ; VII, 29, VIII, 38 ; IX, 5 ; X, 30 ; XI, 23 ; XIII, 24 ; XIV, 24 ; XIV, 5, 58, etc. — R. IX, 9, etc.

Il ne faut pas essayer, comme W. Streitberg, d'en tirer argument pour supposer que l'article gotique n'était qu'un démonstratif. Outre les exemples que nous avons analysés plus haut, ce qui mine une argumentation basée sur ce fait, c'est qu'en vieil allemand par exemple, l'article traduit assez fréquemment le démonstratif latin. Mais l'article gotique ne rend pas n'importe quel démonstratif grec. Streitberg a établi que dans la Bible gotique, il sert à transposer presque exclusivement οὗτος ou αὐτός, sporadiquement ἐκεῖνος. Il en est de même en vha. où dès les plus anciens textes, l'article traduit le latin *ille*. Ainsi une des gloses de Reichenau reproduites par Braune (*op. cit.*, p. 5) porte en face de *in illum et illum locum* : *in dia intin*

diu stat. En revanche les gloses de St. Paul traduisent *haec descriptio prima facta est a praeside Syriae Cyrino* par : *deze kescrip erist uuortanaz — fona demu forakesaztin dera sir...* Cet usage se retrouve presque partout. Dans les *Monsee-Wiener Fragmente*, nous lisons *in deru ziti* pour *in illo tempore* (Math. XII, 1) ou encore *saar auh after dem arbeitim dero tago sunna ghifinstrit* traduisant *statim autem post tribulationem dierum illorum sol obscurabitur* (Math. XXIV, 29). Le Tatian accuse une proportion très frappante des cas où l'article traduit *ille* par rapport à ceux où il rend *hic*. Dans ces conditions, nous avons toute raison de penser que l'article gotique ou vha. avait conservé une valeur déterminative appréciable, puisque les traducteurs ont eu le sentiment qu'il pouvait répondre dans certains cas aux démonstratifs de l'original. Toutefois cette valeur démonstrative était déjà atténuée au point de ne plus répondre la plupart du temps qu'à celle des démonstratifs affaiblis du grec et du latin. Il est symptomatique de voir que l'article du vha. traduit de préférence le latin *ille* qui dans les parlers romans de l'époque était déjà devenu un véritable article.

Ces considérations nous induisent à penser que le témoignage des inscriptions runiques ne permet ni de nier ni d'affirmer que l'article ait existé en nordique commun. Mais aurait-il existé en nordique à l'époque runique, il n'en résulterait nullement que le germanique commun l'eût possédé. Le nordique commun et le gotique, très proches parents dans la famille germanique, ont pu posséder un article durant la période qui a précédé immédiatement la rédaction de la Bible de Wulfila ou celle des inscriptions runiques les plus anciennes. Cela ne veut pas dire que cet article ait déjà subsisté comme tel à l'époque où les dialectes germaniques ne s'étaient pas encore notablement différenciés les uns des autres. En tout cas, aucun indice d'aucune sorte ne nous autorise à formuler une hypothèse de ce genre. Pour s'y résoudre, il ne suffit pas d'alléguer le parallélisme du développement de l'article dans tous les dialectes germaniques attestés ultérieurement. Les phéno-

mènes de convergence sont extrêmement fréquents dans le développement des idiomes généalogiquement apparentés. Ils s'expliquent par l'unité de filiation qui leur est inhérente. Un développement peut être en germe dans la langue commune, qui ne parvient à éclosion que lorsque les dialectes qui en sont issus se sont déjà fortement différenciés les uns des autres. Une telle constatation est banale en linguistique historique. Elle se vérifie une fois de plus dans le cas qui nous occupe.

EMPLOI SPECIALISE DE L'ARTICLE

Nous avons défini au début de la présente étude ce que nous entendions par « emploi spécialisé » de l'article. Les remarques qui vont suivre ne visent pas à fournir une nomenclature et un dénombrement complets de tous les cas qui tombent sous le coup de cette définition. On ne se propose que d'illustrer par l'analyse de quelques exemples typiques la théorie énoncée plus haut.

Dans le texte de la Bible de Wulfila, l'article apparaît fréquemment en combinaison avec d'autres éléments du discours ou dans certaines positions toujours les mêmes. Les formules ainsi construites sont cependant encore assez lâches, assez neuves sans doute, pour que l'article y garde son autonomie. Il y joue encore un rôle surtout déterminatif. Dès que la détermination qu'il implique n'est plus jugée nécessaire, il cesse de faire partie de ces formules. Au contraire dans les autres dialectes germaniques où ces locutions se retrouvent, elles apparaissent sous la forme de clichés où l'article semble avoir perdu toute sa vertu déterminative pour être réduit au rôle de particule de liaison.

La comparaison de ces locutions telles qu'elles apparaissent en gotique et telles qu'on les retrouve dans les autres dialectes porte à supposer qu'elles ont dû contribuer pour beaucoup à dépouiller peu à peu l'article germanique de sa force et de son rôle originels pour en faire une particule qui ne sert plus qu'à « signaler » le substantif. Sans doute, presque aucune langue germanique n'a encore abouti, même de nos jours, à cet état « limite », mais elles s'y acheminent toutes, notamment l'allemand et les parlers bas-allemands.

L'article, essentiellement déterminatif à l'origine, pouvait s'employer plus particulièrement dans deux cas nettement délimités :

1) Pour signaler une qualité ou un caractère individuel, voire exceptionnel, requérant une mention particulière.

2) Pour attirer l'attention sur le traitement subi par un objet ou un être dans la suite du récit ou sur le rôle qu'il va jouer.

Dans le premier cas, on a été amené de bonne heure à faire figurer l'article en combinaison avec l'adjectif épithète, chaque fois que l'épithète devait être mise en relief.

Dans le second cas, on a muni de l'article le substantif qui devait servir de sujet ou de complément dans la proposition subordonnée qui suivait immédiatement.

I

EMPLOI DE L'ARTICLE EN COMBINAISON AVEC L'ADJECTIF ÉPITHÈTE.

Le moyen le plus simple de distinguer les individus portant un même nom, c'est de faire suivre leur nom d'une épithète. Ainsi Jean sera déterminé dès que l'on aura ajouté à son nom le qualificatif : Baptiste. Ce procédé est appliqué dans beaucoup de langues. Il l'était en grec et en gotique. C'est ainsi que nous lisons dans la Bible gotique (L. VII, 20) :

Iohannes sa daupjands

en regard de Ἰωάννης ὁ βαπτιστής et chaque fois que le texte grec reprend cette formule, le traducteur transcrit l'épithète *daupjands* en la faisant lui aussi précéder de l'article (cp. L. VII, 28, 33 ; IX, 19. — Mc VI, 14, 24, 25. — Math. XI, 12, etc.). Des formules analogue se retrouvent à plusieurs reprises dans l'évangile gotique. Ainsi on lit encore (Mc III, 17) : *Iakobau þamma Zaibaidaiaius* en face de Ἰάκωβον τὸν τοῦ Ζεβεδαίου et (Mc III, 18) : *Iakobu þana Alfaiaius* qui transcrit Ἰάκωβον τὸν τοῦ Ἀλφαίου, etc. cp. Mc I, 19, etc.).

On est en droit de se demander si l'emploi de l'article est dû ici à l'influence du grec. Ce qui pourrait le faire supposer, c'est que l'article cesse de figurer en gotique dans les emplois de ce genre dès que le texte grec ne le présente plus. On lit par exemple (Mc III, 19) : *Iudan Iskarioten* là où le grec écrit : Ἰούδαν Ἰσκαριώτην, mais (J. XII, 4) : *Judas Seimonis sa Iskariotes* en regard de Ἰούδας Σίμωνος ὁ Ἰσκαριώτης (cp. encore J. XIV, 22). Il est vrai que Mc XIV, 10 oppose *Iudus Iskarioteis* à Ἰούδας ὁ Ἰσκαριώτης, mais ce cas isolé ne saurait rien dire. Il pourrait reposer sur l'analogie de Mc III, 19 ; L. VI (où le grec n'a pas d'article), J. VI, 71 ; XIII, 26.

La même opposition reposant sur une opposition de l'original se retrouve dans un cas en tous points similaire. On trouve (Math. XXVI, 71) : *miþ Iesua þamma Nazoraiau* : μετὰ Ἰησοῦ τοῦ Ναζωραίου en face de *Iesu Nazorenu* : Ἰησοῦ Ναζαρηνέ (L. IV, 34).

Par ailleurs (L. XVIII, 37) l'article fait défaut en gotique alors qu'il figure en grec.

Le verset 67 de Mc XIV est plus intéressant. On y lit : *miþ Iesua þamma Nazoreinau* en regard de μετὰ τοῦ Ναζαρηνοῦ Ἰησοῦ. Ici le gotique n'a pas suivi l'ordre des mots de son modèle grec. Streitberg attribue ce fait à l'influence de Math. XXVI, 71, mais cette suggestion n'est guère acceptable parce que l'épithète est ici *Nazoreinau* tandis que Math. XXVI, 71 porte *Nazoraiau*. Il y a lieu de se demander si le traducteur n'a pas délibérément préféré un ordre des mots conforme à l'usage gotique. S'il en est ainsi, les emplois que nous venons de passer en revue seraient autochtones et non pas inspirés du grec.

Ce qui tend à confirmer cette supposition, c'est que le vha. traduit Math. XXVI, 71 par : *mit themo heilante themo Nazarënisgen* (Tat. 188, 1), alors que le latin de la Vulgate connaît seulement *cum Ihesu Nazareno*. A côté de cet exemple, on trouve, il est vrai, l'épithète employée sans article (Tat. 204, 1 ; 225, 2 ; 188, 1 ; 184, 1, 4). Néanmoins, il est vraisemblable que la concordance des versions allemande et gotique n'est pas fortuite. On a relevé, en effet,

sur le fragment d'os de Lindholm cette inscription du V^e siècle :

ek erilaR sa wilagaR hateka

(Johannesson, *op. cit.*, p. 96). Ici la formule *sa wilagaR* est parfaitement équivalente à gotique : (*Iudas*) *sa galewjands ina* (Math. XXVII, 3) traduisant : Ἰουδᾶς ὁ παραδιδόνς αὐτόν. Ceci n'exclut pas que le germanique ancien ait employé également l'apposition sans article. Aux exemples gotiques que nous en avons cité plus haut, on peut comparer les expressions runiques du type :

ek zuðin̄a unzanðir (pierre de Nordhuglen, datée de 400) ;
ek haʒustalðir þewaR ʒoaðʒas (début du IV^e siècle) ;
erilaR hroRaR hroReR (pierre de By, VIII^e siècle), etc.
 (cp. Johannesson, *op. cit.*, p. 100, 118, 80).

Si dans certains cas l'article figurait dans les appositions de ce genre, c'est qu'il ajoutait par sa présence une détermination que l'apposition simple ne comportait pas. Ou bien il rappelait une qualité individuelle frappante, ou bien il imposait une discrimination formelle, etc. Il est naturel que le traducteur gotique ait voulu transcrire les appositions grecques munies de l'article par des formules gotiques également pourvues de l'article. Cela ne veut pas dire qu'il ait par là servilement copié son modèle. Il a essayé de rendre une opposition grecque donnée par une opposition gotique comparable. Mais il ne faut pas s'y tromper, les formules gotiques transcrites en regard des tournures grecques n'ont nullement la même valeur. En grec, on est en présence d'un cliché appliqué mécaniquement tandis que l'article gotique a gardé toute sa valeur déterminative. Aussi les appositions affectées de l'article ont-elles chez Wulfila une signification emphatique extrêmement forte.

Ce que nous venons de dire s'applique également à un autre cas d'emploi de l'article en gotique. Dans un très grand nombre d'exemples, le traducteur a placé l'article entre le substantif et son épithète, après le substantif et précédant l'adjectif. Ce dernier est alors fléchi selon la déclinaison faible. Le cliché en question répond au schéma :

S(ubstantif) + A(rticle) + Ad(jectif).

On a ainsi :

J. VI, 51 *ik im hlaiſs sa libanda :*

ἐγὼ εἰμι ὁ ἄρτος ὁ ζῶν.

Math. VIII, 12 *in rigis pata hindumisto :*

εἰς τὸ σκότος τὸ ἐξώτερον.

L. III, 22 *ahma sa weiha :*

τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον.

Mc II, 22 *wein pata niujo :*

ὁ υἱὸς ὁ νέος.

Il est facile de constater que la formule gotique ne répond qu'en partie au schéma grec. Le substantif ne reçoit pas d'article. Ce fait induit par lui seul à penser que la construction gotique n'est pas un simple calque. A cela s'ajoute une autre considération qui nous permettra de définir plus rigoureusement cet emploi de l'article gotique. Si l'on lit de plus près le texte de Wulfila, on s'aperçoit que le traducteur n'a pas toujours transcrit par la formule ci-dessus la construction grecque dont il s'agit.

D'une part, nous lisons (L. VIII, 29) : *ahmin þamma unhrainjin* qui rend τῷ πνεύματι τῷ ἀκθάρτῳ, d'autre part (Mc III, 11) : *ahmans unhrainjans* pour τὰ πνεύματα τὰ ἀκθάρτα. De même, on rencontre (Mc III, 29) : *ahman weiha* : τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον. en face de (J. VII, 39) : *ahma sa weiha* : πνεῦμα ἅγιον.

Streitberg prend soin d'indiquer en note (*Gotische Bibel*, I, p. 41) que l'expression gotique répond ici au passage correspondant des Actes des Apôtres (19, 6). Malheureusement, cette partie de la traduction de Wulfila est perdue et nous ne pouvons pas savoir de quelle façon le passage en question avait été traduit. Peu importe d'ailleurs, la tournure *ahma sa weiha* est courante (cp. J. XIV, 26, etc.). Remarquons donc ce fait singulier que la traduction gotique porte tantôt la formule avec l'article tantôt la formule sans article pour traduire dans tous les cas la tournure grecque munie de l'article répété.

A priori il semble peu vraisemblable d'imputer ces divergences à une incohérence de la traduction. Rien ne nous

autorise à admettre une pareille négligence de la part d'un clerc qui par ailleurs fournit constamment la preuve de sa connaissance du texte original ainsi que de son souci d'en rendre les moindres nuances.

Une analyse plus approfondie des textes suggère l'explication des contrastes signalés. Portons-nous au verset 11 de J. X, nous lisons en grec :

ἐγὼ εἰμι ὁ ποιμὴν ὁ καλός· ὁ ποιμὴν ὁ καλὸς τὴν ψυχὴν αὐτοῦ τίθησιν ὑπὲρ τῶν προβάτων.

ce qui est traduit en gotique :

ih im hairdeis gods. hairdeis sa goda saīwala seina lagjīp faur lamba.

La valeur syntaxique de *sa* saute aux yeux. L'article opère ici la liaison entre les deux phrases qui se suivent mais qui ne sont liées l'une à l'autre par aucun élément de coordination ni de subordination. La détermination de l'épithète par l'article nous fait saisir l'identité qu'il y a entre le bon berger de la parabole et le Christ. S'il nous fallait traduire en français ce passage de la version gotique, nous écririons : « je suis le bon berger, ce bon berger-là donne son âme pour ses moutons ».

Il est inutile de dire que l'original ne contient rien de comparable à cette liaison emphatique. La formule ὁ ποιμὴν ὁ καλός est appliquée partout. Elle n'a qu'une valeur schématique.

La divergence fondamentale qui sépare les emplois grecs des tournures gotiques apparaît peut-être plus flagrante encore dans le cas suivant où en face du grec (L. II, 25-26, 27) :

25 καὶ ἰδοὺ ἦν ἄνθρωπος ἐν Ἱερουσαλὴμ ᾧ ὄνομα Συμεών, καὶ ὁ ἄνθρωπος οὗτος δίκαιος καὶ εὐλαβής, προσδεχόμενος παράκλησιν τοῦ Ἰσραήλ, καὶ πνεῦμα ἦν ἅγιον ἐπ' αὐτόν. — 26 καὶ ἦν αὐτῷ κεχρηματισμένον ὑπὸ τοῦ πνεύματος τοῦ ἁγίου μὴ ἰδεῖν θάνατον πρὶν ἢ ἰδεῖ τὸν Χριστὸν κυρίου. — 27 καὶ ἦλθεν ἐν τῷ πνεύματι εἰς τὸ ἱερόν·
on trouve en gotique :

25 *paruh was manna in Iairusalem, þizeī namo Siwmaion, jah sa manna was garaihts jah gudafaurhts, beidands laþonais Israelis, jah ahma weihs was ana*

imma. — 26 *jah was imma gataihan fram ahmin þamma weihin ni saihwan dauþu, faurþize sehwi Xristu frauþins*. — 27 *jah qam in ahmin in þizai alh*; ...

A première vue la version gotique semble reproduire l'original servilement. Or il n'en est rien. Si au verset 25 on trouve *ahma weihs* en face de πνεῦμα ἢ ἄγιον ἐπ' αὐτόν, la tournure gotique ne rend pas le sens partitif de la locution grecque. D'autre part, au verset 27, *in ahmin*, s'oppose à ἐν τῷ πνεύματι. L'expression grecque ne s'applique pas à une intervention particulière, isolée, de l'esprit saint. Elle fait allusion à un état d'inspiration sacrée qui peut se renouveler et qui n'est pas circonscrit à la circonstance relatée. Dans ces conditions Wulfila n'a pas employé d'article dans sa traduction. On voit donc que l'article gotique fonctionne même dans ces formules en qualité de facteur déterminatif. Que l'on ne croie pas notre interprétation artificielle ! Le texte de l'Evangile indiquait une situation où l'emploi de l'article était nécessaire au verset 26 mais impossible au verset 27. A cet égard, il suffit pour s'en rendre compte de lire la version du Tatian (7, 4-5) :

4 *Sēnonu thō uwas man in Hierusalēm, thes namo uwas gihēzsan Simeōn, inti ther man uwas reht inti gotforht, beitōnti Israhēlō fluobra, inti heilag geist uwas in imo, inþhieng thō antvurti fon themo heilagen geiste, thaz her ni arsturbi, ēr thanne her gisāhi Christ truhtin.*

5 *Quam thō in geiste in thaz gotes hūs...*

Ce n'est pas la Vulgate qui a obligé le traducteur allemand à employer l'article au verset 26, car elle porte seulement : 25 *Et ecce homo erat in Hierusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus et timoratus, exspectans consolationem Israhel, et spiritus sanctus erat in eo.* — 26 *et responsum acceperat a spiritu sancto, non visurum se mortem nisi prius videret Christum domini.* — 27 *Et venit in spiritu in templum,...*

On pourrait objecter à notre argumentation que le passage correspondant de la version norroise consignée dans le *Homiliu-bók* (Belsheim, p. 68, 69) ne comporte pas d'article du tout. Mais ce texte qui remonte au XII^e siècle a été

rédigé en Islande par un scribe féru d'exactitude. On constate que presque partout où sa version peut être confrontée aux autres versions nordiques, elle se distingue par une absence totale de l'article (cp. Belsheim, *op. cit.*, p. 38-9, 86, 179, 187-8, etc.).

D'ailleurs trop de concordances parlent en faveur de notre interprétation. Ainsi, le verset 6 de Mc XVI, où l'original est :

ὁ δὲ λέγει αὐταῖς· μὴ ἐκθαμβεῖσθε· Ἰησοῦν ζητεῖτε τὸν Ναζωραῖον τὸν ἐσταυρωμένον·...

se trouve rendu chez Wulfila par :

þaruh qap du im: ni faurhteif izwis, Iesu sokeif Nazoraiu þana ushramidan; ...

Les *Leifar Kristinna fræða islenzkra* (cp. Belsheim, *op. cit.*, p. 58) y opposent :

Engilinn mælti við þær: Eigi skulut þér hræðast; þér leitið Jesú ens nadverska ok ens krossfesta,...

C'est la version islandaise qui, à tout prendre, s'accorderait encore le mieux avec l'original grec, dont elle n'a pu s'inspirer !

L'exemple qui suit est encore plus significatif. Le récit où Pierre nous est montré tranchant l'oreille de l'un des serviteurs du grand prêtre se trouve reproduit dans J. XVIII, 10 et Mc XIV, 47 chez Wulfila. Le passage correspondant de Luc (XXII, 50) a été perdu.

Dans le premier, nous lisons :

if Seimon Paitrus habands hairu, uslauk ina jah sloh þis auhumistins gudjins skalk jah afmaimait imma auso taihswo; sah haitans was namin Mulkus.

en regard de l'original :

Σίμων ὃν Πέτρος ἔχων μάχιραν εἵληκυσεν αὐτήν καὶ ἔπαισεν τὸν τοῦ ἀρχιερέως δούλον καὶ ἀπέκοψεν αὐτοῦ τὸ ὠτίον· ἦν δὲ ὄνομα τῷ δούλῳ Μάλχος.

Au verset 47 de Mc XIV, nous trouvons :

if ains sums þize atstandandane imma uslukands hairu sloh skalk auhumistins gudjins jah af sloh imma auso þata taihswo.

où le grec ne porte que :

εἷς δέ τις τῶν παρεστηκότων σπασάμενος τὴν μάχμειραν ἔπαισεν τὸν δοῦλον τοῦ ἀρχιερέως καὶ ἀπείλεν αὐτοῦ τὸ ὄτιον.

Streitberg (*Gotische Bibel*, p. 214, en note) fait observer que la formule *imma auso þata taihswo* est due à la contamination de αὐτοῦ τὸ ὄτιον τὸ δεξιόν (J. XVIII, 10) et de αὐτοῦ τὸ οὗς τὸ δεξιόν (L. XXII, 50).

Il est dangereux d'alléguer constamment pour expliquer telle tournure gotique l'effet produit par tel ou tel passage correspondant. Nous ignorons trop complètement les conditions dans lesquelles a été établie la traduction gotique de la Bible. Ici surtout. Le verset 10 de J. XVIII, qui aurait soi-disant influencé la version gotique de Mc XIV, 47 aurait selon toute apparence influencé davantage sa propre traduction. Or que constatons-nous? En regard de la formule grecque à double article, nous trouvons une tournure gotique où l'adjectif est simplement accordé avec le substantif sans aucun intermédiaire! Nous lisons en effet: *jah afmaimait imma auso taihswo*. Comment alors admettre que ce passage de l'original traduit sans article ait pu influencer la traduction avec article du passage correspondant d'un autre évangile?

Mais regardons le contexte. Nous constatons que J. XVIII, 10 τὸν τοῦ ἀρχιερέως δοῦλον est traduit par: *þis auhumistins gudjins skalk* et que d'autre part le serviteur est expressément nommé dans la proposition suivante. Au contraire, dans Mc XIV, 47 τὸν δοῦλον τοῦ ἀρχιερέως est rendu par *skalk auhumistins gudjins*, qui n'est pas défini plus amplement. L'indétermination portant sur la personnalité du serviteur en question semble avoir joué un rôle dans la répartition des articles. C'est ce que suggère la version « harmonique » du *Homiliu-bók* (Belsheim, p. 103) :

En er sendimenn gyðinga höndluðu Jesum, þá brá Simon Pettar sverði ok hjó af eyra et hægra af þræli einum, en sá hét Malcus.

L'emploi du numéral *einn* avec le mot *þræll* reproduiten norrois une indétermination en tous points comparable à celle exprimée en gotique par *ains* et *sums*. De toute évidence, la détermination a été au contraire appliquée à l'oreille.

Il semble qu'il y ait là une nécessité puisque le traducteur du Tatian y a obéi d'une manière non moins significative. Transcrivant J. XVIII, 10, il écrit (183, 2) :

Sîmôn Pêtrus habênti suert nam iz ûz inti shuoc thes bisgoffes scalc inti abahio sin ôrà thaz zeseuuiâ ; uuas namo thes scalkes Malchus.

Il est évident que la phrase de la Vulgate : *auriculam ejus dextram* ne justifie pas la tournure du texte vha.

Les exemples que nous venons d'analyser expliquent suffisamment le caractère autochtone des formules gotiques où l'article s'intercale devant l'adjectif épithète apposé. Cet emploi, nous l'avons vu, se retrouve dans les versions scandinave et allemande de l'Évangile. Le texte d'Isidore, rédigé dans une prose que d'aucuns considèrent comme la prose allemande la plus ancienne, porte de son côté :

See hear zuuêne dhero heido, got endi sîn gheist dhea sendidôn endi dher dhritto heit ist selbes druhtînes Christes dhes chisendidîn, en regard de l'original latin : *Ecce duae personae, dominus et spiritus eius qui mittunt, et tertia persona eiusdem domini qui mittitur* (Braune, *Althoch-deutsches Lesebuch*, p. 14). Comme dans l'exemple précédent la construction latine n'est pas à l'origine de l'emploi vha.

Les vers d'Otfrid présentent plusieurs emplois du même genre. Nous y lisons *drúhtîn Krist ther gúato* (Lib. II, 16, 11, vers 16), *Hierónimus ther máro* (Lib. V, 25, 69), etc.

Les textes profanes connaissent aussi ces constructions, surtout en vieux-norrois où elles abondent. Les formules du type *Haraldr hinn hárfagri, Olafr enn sænski, Finnur enn skjálgi, Hákon jarl en ríki*, etc (cp. Nygaard, *Norrøn syntax*), sont familières à tous les germanistes.

Ces formes devenues rares en v. isl. sont encore fréquentes dans les poèmes de l'Edda ou dans la poésie scaldique. Elles n'y ont pas encore reçu la spécialisation sémantique qu'elles revêtent dans la prose classique. Elles ne sont pas appellatives, ainsi qu'en témoigne le passage suivant tiré de la *Völundarkviða* (12, 5) : *viðr enn*

vindþurri fyr Vǫlundr, où l'épithète est sans doute un ornement stéréotypé mais non pas un appellatif du type de *Sviþjóð hin mikla* (*Heimskringla*, I, 9).

La transition vers l'épithète appellative se marque déjà dans ces textes, ainsi qu'il apparaît dans la strophe 41 du même poème, où l'on trouve :

...« *upp rís(tu), þakráðr, þrécill minn (enn) bazi!*
bið (þú) Bǫðvildi, meý ena bráhvitu,
gangi fagrvarið við fǫður ræða.

qui rappelle l'épithète analogue attestée dans la *Lokasenna* (20) :

þegi þú, Gevjun, þess munk nú geta,
es þik glapði at geði
sveinn enn hviti, es þér sigli gaf
ok þú lagðir lǫr yfir.

A dessein, nous avons emprunté nos citations à ceux des poèmes de l'Edda qui passent pour être les plus anciens. Il serait fastidieux d'énumérer tous les exemples de ce genre que l'on pourrait tirer des textes scandinaves anciens. Toutefois, il convient de faire observer que ces emplois ont déjà l'allure d'expressions toutes faites que le poète a insérées dans les vers pour obtenir des effets escomptés d'avance. Ce procédé est courant dans la poésie primitive. On n'a qu'à se reporter aujourd'hui même à la poésie des vogoules, des samoyèdes, etc. pour s'en convaincre.

Dans ces conditions, il n'y a rien de surprenant à ce que nous retrouvions dans d'autres poèmes germaniques les mêmes emplois de l'article.

Dans le Héliand, on lit, par exemple, au vers 25 :

godspell that quoda.

formule où l'article n'a certainement aucune valeur anaphorique. Par ailleurs, le mot n'est attesté que dans ce seul passage. On pourrait y voir un appellatif, si d'autres exemples ne venaient confirmer le caractère purement qualificatif de l'expression. C'est ainsi qu'au vers 1096, on lit :

lêt iná.....

....*gibrengian uppan ênan berg thana hôhon.*

Ici, nous sommes loin du gotique qui porte dans la traduc-

tion du passage correspondant de l'Evangile (L. V, 5) :
jah ustūhands ina diabulaus ana fairguni hauhata.

L'originalité de l'emploi v.-saxon apparaît encore plus caractéristique quand on songe que ni le grec ni le vha. (Tat. 15, 5) n'emploient ici l'article. Le caractère mécanique des locutions de ce genre en v.-saxon se vérifie au vers 2176 :

...*Thō hi mid theru menigī quam
 mid thiū brahtmu, that barn godes te burg theru hōhon.*
 (cp. encore aux vers 34, 71, etc.)

Il est curieux de confronter avec les exemples que nous venons d'emprunter au vieux-saxon, les formules suivantes rencontrées dans le *Bēowulf* : *in sele pām hēan* (vers 14, 1985), *on sele pām hēan* (v. 1017), *tō sele pām hēan* (v. 920), *beorh pone hēan* (v. 3098). Ici l'article a perdu toute valeur déterminative et la tournure où il est employé a fini par devenir un cliché formant épithète de nature. C'est à ce même résultat qu'aboutit le vha. dans des expressions comme *Lūdowig ther snēllo* (Otfried, 1, 1). Dès lors, l'évolution s'est accomplie, l'article a dépouillé sa force déterminative, il n'est plus qu'une particule de liaison qui sert à marquer l'apposition. C'est l'état où est parvenu l'article allemand dans une locution du type *Ludwig der Grosse*. Mais cette évolution qui devait peu à peu transformer totalement la nature et la fonction de l'article germanique ne s'est pas accomplie partout en même temps. Dans certains cas d'emploi, elle est parvenue de très bonne heure à son aboutissement, dans d'autres au contraire, elle n'a connu son achèvement que dans la période toute récente du développement des parlers germaniques. Encore dans certains de ces parlers l'article n'a-t-il pas encore perdu sa valeur originelle dans tous les cas où il s'emploie.

A côté des exemples que nous venons d'examiner où le gotique traduit le schéma grec : A(rticle) + S(ubstantif) + A(rticle) + A(djectif), par le schéma germanique S(ubstantif) + A(rticle) + A(djectif), on rencontre parfois aussi

un autre emploi qui à première vue semble un calque du grec. Il consiste à faire également précéder le substantif par l'article. C'est ainsi que Streithberg a pu écrire (*op. cit.*, p. 187) :

« Die griech. Verbindung Artikel + Subst. + Art. + Attribut wird entweder getreulich nachgeahmt, vgl. z. B. *gasuihwands þan sa hundafaps sa atstands* ὁ κεντυρίων ὁ παρεστηκώς (Mc 15, 39) oder *sa* erscheint NUR vor dem Attribut, vgl. *rums wigs sa brigganda in fralustai* ἐν ῥύχωρος ἡ ὁδὸς ἡ ἀπάγουσα (Mt. 7, 13)... »

Considérons à notre tour les emplois en question. Nous constatons immédiatement que l'affirmation de Streithberg est avancée à la légère. Nous n'avons relevé dans tout le texte de la Bible de Wulfila qu'un nombre extrêmement restreint d'emplois de ce genre. Encore sont-ils presque tous marqués par une particularité qui semble avoir échappé à l'éminent germaniste de Leipzig : l'épithète n'est jamais un adjectif mais un participe ou présent ou passé.

L'emploi du participe présent pose en gotique un problème délicat. Il sert la plupart du temps à rendre des tournures grecques bien connues. Il n'est pour ainsi dire pas une seule phrase de la Bible gotique qui ne comporte un participe présent employé dans une acception analogue à celle du participe grec correspondant. Ces emplois ne laissent pas de surprendre le germaniste familiarisé avec la syntaxe du vieux-scandinave ou du vieil anglo-saxon. Dans de nombreux exemples, l'article apparaît en combinaison avec le participe présent gotique. Dans ce cas, le participe présent se comporte comme un adjectif. Les règles de son emploi sont les mêmes. Les seuls cas où apparaît une différence sont précisément ceux qui nous occupent.

Outre l'exemple cité par Streithberg, la construction en question se retrouve notamment dans deux cas (Mc IX, 42 ; II, C. I, 1). Le premier se lit :

jah sahwazuh saei gamarzjai ainana þize leitilane þize galaubjandane du mis, goþ ist imma mais ei galagjaidau asihuqairmus ana halsaggan is jah frawaurpan wesi in marein.

καὶ ὁς ἐὰν σκανδαλίσῃ ἓνα τῶν μικρῶν τῶν πιστευόντων εἰς ἐμέ, καλὸν ἐστὶν αὐτῷ μᾶλλον εἰ περὶκεῖται λίθος μυλικὸς περὶ τὸν τράχηλον αὐτοῦ καὶ βέβληται εἰς τὴν θάλασσαν.

En réalité le deuxième article ne forme pas partie en gotique d'un schéma comparable à celui où s'intercale l'article dans les formules du type S(ubstantif) + A(rticle) + A(djectif) étudié plus haut. Il est simplement juxtaposé selon un mécanisme qui apparaît plus clairement dans des phrases comme (Mc III, 3) :

jah qar du þamma mann þamma þaursana habandin handu... : καὶ λέγει τῷ ἀνθρώπῳ τῷ ἐξηραμμένῳ ἔχοντι τὴν χειρὰ· qui a pour pendant (L. VI, 8) :

...jah qar du þamma mann, þamma þaursja habandin handu... : καὶ εἶπεν τῷ ἀνθρώπῳ τῷ ξηρὰν ἔχοντι τὴν χειρὰ·...

Dans un cas comme dans l'autre, l'article sert à introduire un membre de phrase construit en apposition. Son emploi ressortit aux règles qui gouvernent l'emploi du pronom plus qu'à celles qui s'appliquent à l'article proprement dit. Ceci est marqué encore davantage dans une construction comme celle-ci (J. XI, 45) :

þanuh managai þize Judeiei þai qimandans at Marjin jah saihwandans þatei gatawida, galaubidedun imma..

πολλοὶ οὖν ἐκ τῶν Ἰουδαίων οἱ ἐλθόντες πρὸς τὴν Μαρίαν καὶ θεασάμενοι ἃ ἐποίησεν, ἐπίστευσαν εἰς αὐτόν·

L'article a ici presque la valeur d'un pronom relatif. Son emploi est en tous points comparable à celui que nous rencontrons dans des constructions du type (Mc XI, 25) *atta izwar sa in himinam* : ὁ πατήρ ὑμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς qui sont innombrables dans la Bible gotique.

Ce que nous venons de dire s'applique également aux constructions où le participe passé vient remplacer le participe présent. Nous trouvons (Math. XXVII, 44) :

þatuh samo jah þai waidedjans þai miþushramidans imma idweitedun imma.

τὸ δ' αὐτὸ καὶ οἱ λεηστοὶ οἱ συσταυρωθέντες αὐτῷ ὠνείδιζον αὐτόν.

Ici aussi, le deuxième article a en gotique une fonction quasi pronominale. Il introduit une proposition équivalente

à une subordonnée. La Vulgate qui a traduit ici l'original avec plus de liberté porte :

Idipsum autem et latrones, qui crucifixi erant cum eo, improbrabant ei.

Il en est de même des exemples que nous avons relevés dans L. IV, 22 ; Mc VI, 2. En revanche, l'article semble revêtir sa fonction propre dans le passage ci-dessous (J. VI. 27) :

waurkjaip ni pana mat pana fralusanan, ak mat pana wisandan du libainai aiweinon, panei sunus mans gibip izwis ; panuh auk atta gasiglida guþ.

ἐργάζεσθε μὴ τὴν βρωσιν τὴν ἀπολλυμένην, ἀλλὰ τὴν βρωσιν τὴν μένουσαν εἰς ζωὴν αἰώνιον, ἣν ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ὑμῖν δώσει· τοῦτον γὰρ ὁ πατὴρ ἐσφράγισεν ὁ θεός.

Si le traducteur avait servilement copié son modèle, il aurait transcrit également deux fois l'article dans le deuxième membre de phrase, or il n'en est rien. La raison du double emploi de l'article dans le premier membre de phrase vient de ce que le narrateur était obligé de marquer par une particule empathique la distinction antithétique entre les deux sortes de nourriture. Ici donc, l'article a fonctionné selon son jeu habituel, il a servi à établir une détermination. Remarquons en outre que le participe n'est amplifié ni par un complément ni par un appendice adverbial quelconque. Le participe apparaît ici en qualité d'adjectif.

Ce qui vérifie notre interprétation, c'est qu'au verset 27 de Mc I, où l'on trouve en gotique :

hwa sijai þata ? hwo so laiseino so niujo,...

cette tournure transcrit :

τί ἐστιν τοῦτο ; τίς ἡ διδαχὴ ἡ κινὴ αὕτη,...

En d'autres termes, elle sert à rendre le démonstratif grec dont la signification est ici emphatique. La nécessité d'une tournure emphatique a également amené St. Jérôme à reproduire l'original par :

Quidnam est hoc ? quænam doctrina nova ?

La comparaison des versions gotique et latine fait saisir sur le vif le caractère du procédé gotique consistant à

employer l'article comme élément emphatique, pour assurer l'articulation et l'équilibre de la phrase.

Dans ces conditions, le calque signalé par Streitberg repose sur une erreur d'interprétation, puisque la construction à laquelle il fait allusion ne ressortit pas à la théorie de l'article mais plutôt à celle des emplois pronominaux. Les deux exemples que nous avons pu relever où *sa* intervient en sa qualité d'article rentrent par contre dans la définition que nous avons donnée de la fonction de l'article en germanique ancien. Ils correspondent aux emplois analogues signalés en vieux-norrois par Heusler (*Altisländisches Elementarbuch*, p. 143) : *sá maþr enn gamle, þat sumar et sama*.

Les emplois de l'article en combinaison avec l'adjectif épithète se complètent par une tournure que nous n'avions pas encore étudiée. Il s'agit des cas où l'adjectif précède le substantif. Ici également, l'article peut apparaître devant l'adjectif. Cette dernière construction est comme on sait la construction courante dans les langues germaniques actuelles. Examinons-en le développement en gotique. Nous lisons d'abord (L. IX, 22) :

qīþands þatei skal sunus mans manag winnan jah uskusans fram sinistam wairþan jah gudjam jah bokarjam jah usqiman jah þridjin daga urreisan.

en regard de :

εἰπὼν ὅτι δεῖ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου πολλὰ παθεῖν καὶ ἀποδοκιμασθῆναι ἀπὸ τῶν πρεσβυτέρων καὶ ἀρχιερέων καὶ γραμματέων καὶ ἀποκτανθῆναι καὶ τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ ἐγερθῆναι.

Nous constatons que l'article du grec n'est pas rendu devant l'épithète. Il n'est pas non plus reproduit dans le passage suivant (L. XVIII, 33) :

jah usbliggwandans usqimand imma, jah þridjin daga usstandiþ.

qui traduit :

καὶ μαστιγώσαντες ἀποκτενοῦσιν αὐτόν, καὶ τῇ ἡμέρᾳ τῇ τρίτῃ ἀναστήσεται.

De même encore, on trouve (Mc IX, 31) :

jah usqistips þridjin daga usstandiþ.

qui répond à : καὶ ἀποκτανθεὶς τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ ἀναστήσεται (cp. encore Mc X, 34 ; Cor. I, XV, 4).

En revanche, Math. XXVII, 64 présente :

hait nu witan þamma hlaiwa und þana þridjan dag...

pour rendre : κέλευσεν οὖν ἀσφαλίσθῃναι τὸν τάφον ἕως τῆς τρίτης ἡμέρας...

C'est que dans ce dernier passage le troisième jour est défini. Ce n'est plus une formule employée par le Christ mais reprise par ses ennemis. Au moment où elle est proposée, elle s'applique à une date précise, rigoureusement délimitée dans le temps. Il n'est plus question d'une prophétie dont l'accomplissement est relégué dans une période plus ou moins lointaine, plus ou moins indéterminée. La meilleure preuve à l'appui de ce que nous avançons se trouve fournie par la version vha. du Tatian. Tandis que L. XVIII, 3 est traduit par : *inti thritten tage arstentit* (Tat. 112, 1), on lit pour Math. XXVII, 64 : *Gibiut zi behaltanne thaz grab unzan then thriton tag.*

Le latin ne peut avoir provoqué cette distinction dans l'emploi de l'article en vha. Elle reflète la différence des deux situations.

Un autre exemple illustrera davantage le mécanisme de l'article en combinaison avec l'épithète préposée. Portons-nous au verset 40 de J. VI :

40 *þatuh þan ist wilja þis sandjandins mik, ei hwazuh saei saihwiþ þana sunu jah galaubeiþ du imma, aigi libain aiweïnon, jah urraisja ina ik in spedistin daga.* — 41 *birodidedun þan Iudaieis bi ina, unte qap : ik im hlaifs sa atsteigands us himina.* — 42 *jah gefun : niu sa ist Iesus sa sunus Iosefis, þizei weis kunþedum attan jah aiþein ? hwaiwa nu qipiþ sa þatei us himina atstaig ?* — 43 *andhof þan Iesus jah qap du im : ni birodeiþ miþ izwis misso.* — 44 *ni manna mag qiman at mis, nibai atta saei sandida mik atpinsiþ ina, jah ik urraisja ina in þamma spedistin daga.*

Au verset 44, aussi bien qu'au verset 40, le grec porte : ἐν τῇ ἐσχάτῃ ἡμέρᾳ. La distinction observée par le traducteur

gotique provient donc uniquement de la situation. Dans le premier cas, Jésus énonce une prophétie, dans le deuxième, il la reprend avec plus de force, jusqu'à lui donner le caractère d'une menace. Cette distinction n'a déjà plus paru essentielle au traducteur du Tatian qui a employé dans les deux circonstances : *in themo lezisten tage* (Tat. 82, 7, 9). Ceci est conforme à notre observation. Nous avons constaté à plusieurs reprises que le vha. avait déjà perdu de bonne heure la valeur pleine de l'article.

Pour ce qui est du gotique, l'usage que nous venons de signaler est d'une application constante. On pourra s'en convaincre en se reportant aux passages suivants : Math. XXVII, 53. — J. VI, 12, 54 ; XVII, 3 ; XVIII, 22, 24, 26 ; XIX, 5, 6. — L. II, 8 ; IV, 36, 43 ; V, 33, 37 ; VII, 10 ; VIII, 15 ; IX, 26 ; XIV, 10 ; XVIII, 11 ; XIX, 38, 47. — Mc III, 22 ; XI, 27 ; XIV, 12, 43, 54, 55, 60, 61, 63. — R. VII, 22 ; IX, 21 ; X, 12. — Cor. I, V, 7 ; IX, 5 ; X, 3, 4 ; XII, 11 ; XV, 47. — Eph. I, 6, etc.

Il est des cas où l'on voit se révéler l'usage gotique autochtone, c'est quand il s'agit de transcrire une expression grecque comme ἀρχιερεὺς. Le plus souvent ce mot est rendu par la locution *auhumists gudja* qui apparaît avec ou sans article selon les nécessités du texte gotique. Ainsi l'on trouve successivement : *þaim auhumistam gudjam* (Mc XIV, 43), *skalk auhumistins gudjins* (*id.*, 47), *þis auhumistins gudjins* (*id.*, 54, 66), *sa auhumista gudja* (60, 61, 63), etc. Partout, le grec présente l'article devant le mot ἀρχιερεὺς.

L'originalité du gotique se manifeste d'une manière flagrante dans le verset 6 du chapitre I de l'épître aux Éphésiens. On y lit : *in þamma liubin sunau seinamma* en face de ἐν τῷ ἡγαπημένῳ. Même si l'on admet que ce passage de la version gotique a été influencé par une traduction latine antérieure, il est impossible d'attribuer l'emploi de l'article à une contamination de ce genre. L'emploi de l'article devant l'adjectif épithète préposé au substantif est donc bien original.

Il est inutile de justifier l'usage gotique par la compa-

raison des autres dialectes germaniques anciens. Tous les germanistes ont cet usage présent à l'esprit. Nous ne ferions que citer des faits trop connus.

II

EMPLOI DE L'ARTICLE AVEC L'ADJECTIF SUBSTANTIVÉ.

Dans le texte de la Bible gotique, la majeure partie des adjectifs employés comme substantifs sont pourvus de l'article. On lit ainsi (Math. IX, 2, 6) :

gaþ du þamma usliþin : εἶπεν τῷ παραλυτικῷ.

(cp. L. V, 20, 24 ; Mc II, 4, 9, 10) ou encore (J. IX, 6) :

jah gasmaît imma ana augona þata fani þamma blindin
καὶ ἐπέχρισεν αὐτοῦ τὸν πηλὸν ἐπὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς τοῦ τυφλοῦ.

(cp. J. IX. 17 ; XI, 37 ; Mc 23 ; X. 49, 51, etc.). On trouve de même *sa dumba* pour ὁ κωφός (Math. IX, 33), *sa dauþa* : ὁ τεθνηκώς (J. XI, 44 ; XIII, 1 ; aux cas obliques : J. XI, 39, etc.).

Ces exemples portent sur des formes employées au singulier. Au pluriel, l'article ne figure que dans certains cas. Un exemple illustrera ces emplois (L. XVI, 20 et suiv.) :

20 *iþ unleds sums was namin haitans Lazarus ; sah atwaurþans was du daura is* (du riche), *banjo fulls*. — 21 *jah gairnida saþ itan drauhsno þizo driusandeino af biuda þis gabeigins, akei jah hundos atrinnandans bilai-godedun banjos is*. — 22 *warþ þan gaswiltan þamma unledin jah briggan fram aggilum in barma Abrahamis ; gaswalt þan jah sa gabeiga jah gafulhans warþ...*

20 πτωχὸς δέ τις ἦν ὀνόματι Λάζαρος, ὃς ἐβέβηκε πρὸς τὸν πυλῶνα αὐτοῦ ἡλκωμένος. — 21 καὶ ἐπιθυμῶν χορτασθῆναι ἀπὸ τῶν ψυχίων τῶν πιπτόντων ἀπὸ τῆς τραπέζης τοῦ πλουσίου· ἀλλὰ καὶ οἱ κύνες ἐρχόμενοι ἐπέλειχον τὰ ἔλκη αὐτοῦ. — 22 ἐγένετο δὲ ἀποθανεῖν τὸν πτωχὸν καὶ ἀπενεχθῆναι ὑπὸ τῶν ἀγγέλων εἰς τὸν κόλπον Ἀβραάμ· ἀπέθανεν δὲ καὶ ὁ πλούσιος καὶ ἐτάφη.

Le gotique est obligé, comme le grec, de déterminer

l'adjectif au singulier pour signaler qu'il fait fonction de substantif. Si toutefois la détermination marquée par l'article ne convient pas au caractère trop imprécis de l'adjectif en question, celui-ci est alors employé en combinaison avec un autre mot, comme *sums* par exemple qui rend dans le passage ci-dessus le grec *τις*. Le vieux-norrois a obéi à la même nécessité en transcrivant les versets correspondants de la Vulgate :

En válaðr maðr nakkvarr hét Lazarus, sá er lá fyr durum hans sára-fullr, ok vildi fæðask af mola þeim er féll af borði ens auðga ok gaf engi hánum. En hundar kómu ok sleittu sár hans. En er inn válaði dó, þá var hann laðaðr af englum í faðm Abrahams. Þó dó ok inn auðgi ok var grafinn í helvíti... (Belsheim, p. 80).

De même, le vha. traduit (Tat. 107, 1) *de mensa divitis* par *fon themo disgae thes ôtagon* et (*id.*, 107, 2) *mortuus est autem dives* par : *Arstarp ouch ther ôtago*.

Il est cependant des cas où le gotique emploie au singulier l'adjectif substantivé sans l'accompagner d'aucun déterminant. En regard de : τὸ δὲ κατεργάζεσθαι τὸ καλὸν οὖ (R. VII, 18), nous lisons dans Wulfila : *iþ gawaurkjan goþ ni*. De même, au verset suivant, la tournure οὐ γὰρ ὁ θεὸς ποιεῖ ἄγαθόν, ἀλλ' ὁ οὗ θεὸς κακὸν ποιεῖ τοῦτο πράσσει est rendue par : *unte ni þatei wiljau waurkja goþ, ak þatei ni wiljau ubil (þata) tauja*.

Le même emploi se retrouve au verset 21. Mais il s'agit d'une maxime et le mot *goþ* a ici un sens tellement abstrait que l'article gotique n'aurait pu s'appliquer à ce mot. Sa présence aurait trop complètement modifié la signification du terme que Wulfila a employé pour rendre l'adjectif grec faisant fonction de substantif abstrait. Le germanique préférerait former ses abstraits par dérivation.

Reste la question des adjectifs substantifs employés au pluriel. Si leur sens reste indéterminé, en d'autres termes, s'ils s'appliquent à des objets dont on ne précise pas le caractère individuel, ces adjectifs apparaissent sans article. Parmi les nombreux exemples qui illustrent cette règle, lisons (Mc VII, 37) :

jah ufarassau sildaleikidedun qipandans : waila allata gatawida jah baudans gatauþiþ gahausjan jah unrod-jandans rodjan.

καὶ ὑπερπερισσῶς ἐξεπλήρουντο λέγοντες· καλῶς πάντα πεποίηκεν, καὶ τοὺς κωφοὺς ποιεῖ ἀκουεῖν καὶ τοὺς ἀλάλους λαλεῖν.

La contradiction est flagrante entre l'original et la version gotique. La version vha. reflète le même usage que la version gotique :

inti eo sô mēr uuntorôtun sus quedente : alliu teta wuola inti toubâ teta hôrentê inti stummâ sprechentê (Tat. 86, 2).

Inversement, si l'adjectif pris comme substantif exprime une notion nettement déterminée ou désigne des objets qui sont localisés ou délimités d'une manière précise, il prend l'article. L'exemple le plus frappant de cet emploi est le suivant (L. V, 31) :

jah andhaffjands Iesus qaþ du im : ni þaurban hailai leikeis, ak þai unhailans.

καὶ ἀποκριθεὶς ὁ Ἰησοῦς εἶπεν πρὸς αὐτούς· οὐ χρεῖν ἔχουσιν οἱ ὑγιαίνοντες ἰατροῦ ἀλλὰ οἱ κακῶς ἔχοντες.

Le grec porte l'article dans les deux cas, le gotique seulement dans le second. Par cette différence dans l'emploi de l'article, il établit une distinction antithétique qui n'existait pas dans l'original. L'article servait donc en gotique à différencier deux termes synonymes ou opposés par le seul fait qu'il déterminait l'un à l'exclusion de l'autre. Ceci nous montre combien était forte l'opposition entre le substantif défini par l'article et celui employé nu. Par là, nous voyons aussi que l'article assumait une fonction syntaxique importante dans la phrase gotique. Cette constatation corrobore celles que nous avons déjà signalées plus haut. Nous pourrions la répéter indéfiniment au cours de la lecture de la Bible gotique. L'emploi de l'article avec l'adjectif substantivé au pluriel est soumis aux mêmes règles que celui de l'article avec le substantif ordinaire. Si (L. IX, 22) nous ne trouvons pas d'article en regard du texte grec :

qipands þatei skal sunus mans manag winnan jah uskusans fram sinistam wairþan jah gudjam jah bokarjam jah usqiman jah þridjin daga urreisan.

εἰπὼν ὅτι δεῖ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου πολλὰ παθεῖν καὶ ἀποδοκιμασθῆναι ἀπὸ τῶν πρεσβυτέρων καὶ ἀρχιερέων καὶ γραμματέων καὶ ἀποκτανθῆναι καὶ τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ ἐγερθῆναι.

en revanche, le passage correspondant de Marc (VIII, 31) présente l'emploi de l'article :

jah dugann laisjan ins patei skal sunus mans filu winnan jah uskiusan skulds ist fram þaim sinistam jah þaim aukumistam gudjam jah bokarjam jah usqinan jah afar þrins dagans usstandan.

καὶ ἤρξατο διδάσκειν αὐτοὺς ὅτι δεῖ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου πολλὰ παθεῖν καὶ ἀποδοκιμασθῆναι ἀπὸ τῶν πρεσβυτέρων καὶ τῶν ἀρχιερέων καὶ γραμματέων καὶ ἀποκτανθῆναι καὶ μετὰ τρεῖς ἡμέρας ἀναστῆναι,

Rien ne permet à première vue de déceler quoi que ce soit qui explique ce contraste dans l'emploi de l'article en gotique d'un passage à l'autre. Toutefois, le passage correspondant de Mathieu (XVI, 21), perdu dans la Bible de Wulfila, présente également l'article dans la version vha. du Tatian (90, 4) :

Fon thanen bigonda der heilant arougen sinèn iungoròn, bidiu gilimfit inan uaran zi Hierusolimam inti manegiu thruoèn uon thèn altòn, uon dèn buochârîn inti uon hêristòn therò heithafterò inti arslagan uuesan inti dritten tage arstantan.

Plusieurs conséquences découlent d'un fait de ce genre :

1) l'article gotique n'est pas anaphorique, puisque le contexte ne permet pas de rendre compte de son emploi ; 2) il n'est pas un simple décalque du grec, car dans ce cas on ne s'expliquerait pas un contraste comme celui qu'on vient de signaler ; 3) il ne forme pas en combinaison avec l'adjectif substantivé un cliché immuable ; 4) il sert à marquer une détermination d'une nature subtile que nous ne parvenons pas toujours à saisir.

Ces remarques cadrent avec celles que nous avait déjà suggérées l'étude des cas d'emploi de l'article analysés au cours des pages qui précèdent. Elles nous permettent de conclure que l'emploi de l'article en connexion avec l'adjectif substantivé au pluriel n'est qu'un cas particulier

de l'emploi de l'article avec le substantif simple, c'est-à-dire non accompagné d'épithète.

Les faits que nous venons de relever en gotique répondent à ceux connus dans les autres dialectes germaniques. Dans le poème de *Bēowulf*, les cas sont particulièrement nombreux où l'article précède l'adjectif substantivé, même au pluriel. Nous n'avons pas relevé moins de 59 exemples de cet emploi. Citons entre autres : *sē goda* (vers 205, 355, 676, 1191, 1519, etc.) ; *sē yldesta* (v. 258), *þone yldestan* (v. 363), *þām yldestan* (2436), *þā sēlestan* (v. 416), *þā sēlestan* (acc.) (v. 3123). Cette dernière locution évoque les formules gotiques du type *þai sinistans*, etc. En revanche, l'adjectif *gōd* pris dans un sens abstrait est employé nu (vers 20, 957, 1185), sauf au pluriel dans une occasion où il acquiert un sens différencié et par là même défini (vers 682).

Pour ce qui est du *Heliand*, on se reportera à l'étude de Behaghel : *Die Syntax des Heliand* (p. 22).

Quant à la version vha. du Tatian, elle fourmille d'exemples qui rentrent dans la catégorie des faits envisagés ici (cp. 123, 1 ; 153, 3 ; 183, 1, etc.).

Dans les *Monsee-Wiener Fragmente*, on trouve le même emploi. Le verset 48 de Mathieu XIII est traduit :

sō diu danne fol uwarth, ûz ardunsan, enti dea bi stade siczentun aruuelitun dea quoton in iro faz, dea ubihun auuar uurphun ûz.

Ce texte pourtant très étroitement calqué sur le modèle latin se conforme quant à l'emploi de l'article aux mêmes règles que la version du Tatian (77, 3) :

Thiu mit diu gifullit uuas ûznementē inti bi stedu sizentē arlîsun thiē quoton in faz, thiē ubilon ûzerrurphun.

De même, le participe passé faisant fonction de substantif est muni de l'article tout comme en gotique. C'est ainsi que l'on peut lire (Math. XXII, 3) :

enti sentita sîne scalchâ halôn dea kaladôtun za demo brûthlaufte enti ni uuelturn queman.

où le Tatian porte (123, 2) :

santa sinê scalcâ zi halônne thiê gilâdôtun zi thero brâtlufti, inti siê ni uoltun quemen.

La Bible de Wulfila n'a conservé malheureusement que le passage correspondant de Luc (XIV, 47) :

jah insandida skalk seinana hweilai nahtamatis qipan þaim haitanam : gaggiþ, unte ju manwu ist allata.

καὶ ἀπέστειλεν τὸν δοῦλον αὐτοῦ τῇ ὥρᾳ τοῦ δεῖπνου εἰπεῖν τοῖς κεκλημένοις· ἔρχεσθε, ὅτι ἤδη ἐτοιμὰ ἐστὶν πάντα.

Il est frappant de voir que les trois versions germaniques considérées coïncident dans l'emploi de l'article en combinaison avec le participe passé substantivé, et cela en dépit des divergences dues par ailleurs aux conditions si différentes où elles ont vu respectivement le jour.

Le *Muspilli* oppose l'emploi de l'article dans :

Daz hōrtih rakhōn dia ueroltrehtuotson (vers 37)

et :

(41) *Elias stritit pi den ewuigon lip,*

(42) *uwih den rehtkernōn daz rihihi kistarkan :...*

à :

(86) *enti arteillan scal tōtēn enti quekkhēn.*

Mais ici se pose une question. Ni au vers 37 ni au vers 42, la détermination marquée par l'article ne paraît avoir été très accusée. On a l'impression que l'article fait déjà partie d'un cliché que l'usage a vulgarisé et où aucune détermination n'est plus impliquée. Dans ce cas, l'absence d'article au vers 86 serait peut-être due au fait que la formule employée dans ce vers aurait été empruntée à un texte sacré antérieur, dans l'occurrence à un credo du type de celui connu sous le nom de Credo de Wissembourg. On y lit en effet :

Thanān quemendi ci ardrilenne quecchēm endi dōodēm.

Or nous avons montré plus haut que les textes de ce genre ne présentent pas volontiers d'article par souci de se conformer à l'original latin.

Quoi qu'il en soit, nous croyons avoir démontré par les considérations qu'on vient de lire : 1) que le gotique a employé spontanément l'article devant l'adjectif ou le participe passé substantivé ; 2) que cette construction n'y

avait pas encore abouti à un cliché où l'article aurait perdu une partie de sa valeur déterminative.

III

EMPLOI DE L'ARTICLE EN CONNEXION AVEC LE POSSESSIF

Dans la plupart des cas les formules possessives du grec (article + substantif + pronom) sont rendues dans la Bible gotique par le seul possessif postposé. Il arrive cependant que l'article apparaisse en gotique devant le substantif de l'objet possédé. Il précède alors le plus souvent le substantif qui se trouve lui-même suivi du possessif selon l'usage habituel du gotique. On trouve dans Math. VIII. 8 un exemple typique de cette construction :

jah andhafjands sa hundafaps qap : frauja, ni im wairps ei uf hrot mein inngaggais, ak þatainei qip waurda, jah gahailniþ sa þiumagus meins.

καὶ ἀποκριθεὶς ὁ ἑκατόνταρχος ἔφη· κύριε, οὐκ εἰμὶ ἱκανὸς ἵνα μου ὑπὸ τὴν στέγην εἰσέλθῃς· ἀλλὰ μόνον εἰπὲ λόγῳ, καὶ ἰαθήσεται ὁ παῖς μου.

Le passage correspondant de Luc (VII, 6-7) :

...frauja, ni drabei þuk, unte ni im wairps ei uf hrot mein inngaggais ak qip waurda, jah gahailnið sa þiumagus meins

κύριε, μὴ σκύλλου· οὐ γάρ εἰμὶ ἱκανὸς ἵνα ὑπὸ τὴν στέγην μου εἰσέλθῃς· ἀλλὰ εἰπὲ λόγῳ, καὶ ἰαθήσεται ὁ παῖς μου.

présente un emploi identique de l'article en connexion avec le possessif.

Remontons un peu plus haut dans notre texte. Au verset 6 de Math. VIII, le centurion dit au Christ : *frauja, þiumagus meins ligiþ in garda usliþa, harduba balwiþs* où le grec porte κύριε, ὁ παῖς μου βέβληται ἐν τῇ οἰκίᾳ παραλυτικός,· θεινῶς βασανιζόμενος. En revanche, au verset 13, on voit réapparaître l'article en gotique : *jah gahailnoda sa þiumagus is in jainai hweilai* : καὶ ἰάθη ὁ παῖς αὐτοῦ ἐν τῇ ὥρᾳ ἐκείνῃ.

Partout le grec emploie l'article, or ces formules identiques sont rendues différemment par la version gotique.

L'exemple suivant fera apparaître davantage le mécanisme de l'article dans les cas d'emploi que nous envisageons (J. VI, 51-56):

51 *ik im hlaifs sa libanda, sa us himina gumana; jabai huwas matjip þis hlaibis, libaiþ in ajukdup; jah þan sa hlaifs panei ik giba, leuk mein ist patei ik giba in þizas manasedais libainais.* — 52 *þanuh sokun miþ sis misso Iudaeis qipamdans: hwauiwa mag sa unsis leuk giban du matjan?* — 53 *þaruh qap du im Iesus: amen amen qipa iziwis, nibai matjip leuk þis sunaus mans jah driggkaiþ is bloþ, ni habaiþ libain in iziwis silbam.* — 54 *saei matjip mein leuk jah driggkiþ mein bloþ, aih libain aiweinon, jah ik urraisja ina in þamma spedistin daga.* — 55 *pata auk leuk meinata bi sunjai ist mats, jah pata bloþ mein bi sunjai ist draggk.* — 56 *saei matjip mein leuk jah driggkiþ mein bloþ, in mis wisip jah ik in imma.*

Partout, le grec a l'article devant $\sigma\alpha\rho\acute{\alpha}\varsigma$ et $\alpha\lambda\mu\alpha$. Si le gotique ne présente l'article qu'au verset 55, c'est qu'il obéit à une nécessité d'ordre syntaxique. Sans article, la phrase qui traduit le verset 55 ne serait pas suffisamment reliée aux propositions précédentes ni aux suivantes. À côté de cette fonction, l'article en exerce une autre qui est d'une nature plus nettement sémantique:

32 *jah setun bi ina managei; qepun þan du imma: sai aiþei þeina jah broþrjus þeinaï jah swistrjus þeinos ula sokjand þuk.* — 33 *jah andhof im qipands: hwo ist so aiþei meina aiþþau þai broþrjus meinai?* — 64 *jah bisaihwands bisunjane þans bi sik sitandans qap: sai, aiþei meina jah þai broþrjus meinai,* — 35 *saei allis waurkeiþ wiljan gudis, sa jah broþar meins jah swistar jah aiþei ist* (Mc III).

32 *καὶ ἐκάθητο περὶ αὐτὸν ὄχλος, εἶπον δὲ αὐτῷ· ἰδοὺ ἡ μήτηρ σου καὶ οἱ ἀδελφοί σου καὶ ἀδελφαί σου ἔξω ζητοῦσίν σε.* — 33 *καὶ ἀπεκρίθη αὐτοῖς λέγων· τίς ἐστὶν ἡ μήτηρ μου ἢ οἱ ἀδελφοί μου;* — 34 *καὶ περιβλεψάμενος κύκλῳ τοὺς περὶ αὐτὸν καθημένους λέγει· ἴδε ἡ μήτηρ μου καὶ οἱ ἀδελφοί μου.* — 35 *ὁς γὰρ ἂν ποιήσῃ τὸ*

θέλημα τοῦ θεοῦ, οὗτος ἀδελφός μου καὶ ἀδελφὴ καὶ μήτηρ ἐστίν.

La confrontation des deux textes ci-dessus ne laisse aucun doute sur le caractère de la traduction de Wulfila. Elle est si peu servile qu'elle ne tient aucun compte du fait que le grec n'emploie pas l'article au verset 35, alors qu'aux autres versets l'article apparaît régulièrement. Constatons en outre combien cet emploi de l'article gotique cadre peu avec la fonction anaphorique qu'on a voulu attribuer à l'article germanique ancien. Remarquons enfin que *aiþei* au singulier n'a pas d'article au verset 34, alors que le mot *broþar* au pluriel en est pourvu !

Il est sans doute superflu de citer ici d'autres exemples de l'emploi de l'article gotique en combinaison avec le possessif postposé au substantif. Le lecteur soucieux de se convaincre que notre interprétation n'est pas fondée sur l'analyse tendancieuse de quelques faits isolés, pourra se reporter aux passages suivants : Math. V, 24 ; VI, 12 ; IX, 11, 14 ; X, 25 ; XI, 1 ; XXVII, 64. — J. VI, 8 ; VII, 3, 5 ; VIII, 13, 19, 54 ; IX, 18, 19, 20, 22, 23 ; XI, 3, 12, 16, 18 ; XII, 4, 26 ; XVI, 4, 20, 22, 29 ; XVII, 6 ; XVIII, 35 ; XIX, 7. — L. I, 60 ; II, 41, 48 ; IV, 32 ; V, 4, 6, 14, 20, 24 ; VI, 10 ; VII, 1, 3, 7 ; IX, 41 ; X, 2, 11 ; XIV, 24 ; XV, 24 ; XVIII, 7 ; XIX, 23, 39, 42. — Mc I, 18 ; II, 9, 16 ; III, 5, 9, 27 ; V, 29, 34 ; VIII, 25, 33 ; X, 13 ; XI, 14, 20 ; XII, 19 ; XIII, 18 ; XIV, 12. — R. X, 21 ; XVI, 21. — Cor. I, V, 6, etc.

On retrouve en vieux-norrois. une construction identique. Dans la Snorra Edda (p. 8 de l'édition Finnur Jónsson), on lit en effet :

Eptir þat fór hann (Óðinn) norðr, þar til er sjár tók við honum, sá er þeir hugðu, at lægi um ell lönd, ok setti þar son sinn til þess rikis, er nú heitir Nóregr ; sá er Sæmingr kallaðr, ok telja þar Nóregskomungar sínar ættir til hans ok svá jarlar ok aðrir rikismen, svá sem segir í Háleyggjatali. En Óðinn hafði með sér þann son sinn, er Yngvi er nefndr er konungr var í Sviþjóðu eptir hann, ok eru frá honum komnar þær ættir, er Ynglingar eru kallaðir.

Sans doute, une semblable construction n'est-elle pas aussi fréquente dans les textes norrois que la construction correspondante dans la version gotique de la Bible, mais on l'emploie cependant encore volontiers dans la prose des sagas. La *Fagrskinna* met dans la bouche du roi Hákon :

« *hér sigla morg skip, en vér hofum litit lið, ok vilda ek eigi leiða í ofmikinn háska hina beztu vini minna...* »

L'emploi de l'article en combinaison avec le possessif postposé n'est donc pas en gotique un calque du grec. Le nordique présente cette construction à date ancienne et l'on sait qu'elle a eu une fortune singulière dans les parlers scandinaves. La construction normale du substantif avec le possessif se produit de nos jours en norvégien et dans les dialectes suédois en combinaison avec l'article postposé. Toute autre formule est, dans la littérature néo-norvégienne, poétique ou recherchée.

L'autre construction où l'article apparaît en combinaison avec le possessif répond au schéma : A(rticle) + P(ossessif) + S(ubstantif). Elle se trouve assez rarement dans le texte de Wulfila. Le plus souvent, elle rend une tournure grecque dans laquelle l'élément pronominal est placé avant le substantif. On a ainsi (J. VII, 16) :

andhof þan Iesus jah qap : so meina laiseins nist meina, ak þis sandandins mik.

ἀπεκρίθη οὖν ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν· ἡ ἐμὴ διδασχὴ οὐκ ἔστιν ἐμῇ, ἀλλὰ τοῦ πέμψαντός με.

Toutefois le traducteur n'a pas toujours jugé nécessaire de faire figurer l'article chaque fois que l'original présente une construction de ce genre. Il a transcrit (L. IX, 60) : *ἄρες τοὺς νεκροὺς θάψαι τοὺς ἐκυτῶν νεκροὺς* par : *let þans dauþans usfilhan seinans nawins...*

L'article n'intervient alors que pour signaler une détermination. C'est ce qu'enseigne l'opposition des emplois attestés respectivement aux versets 1 et 6 de J. XVII. Dans le premier cas on lit :

...hauhei þeinana sunu, ei sunus þeins hauhjai þuk

δοξάσῃ σου τὸν υἱόν, ἵνα ὁ υἱός σου δοξάσῃ σε.

Dans le second, on trouve :

gabairhtida þeinata namo mannam þanzei atgaft mis us þamma fairhwau. þeinai wesun jah mis atgaft ins, jah þata waurd þeinata gafastaidedun.

ἐφ'ανέρωσά σου τὸ ὄνομα τοῖς ἀνθρώποις οὓς δέδωκάς μοι ἐκ τοῦ κόσμου. σοὶ ἦσαν καὶ ἐμοὶ αὐτοὺς δέδωκάς, καὶ τὸν λόγον σου τετηρήμασιν.

Il ne faudrait pas croire que le traducteur s'est nécessairement inspiré du grec en plaçant le possessif devant le substantif. Nous savons qu'en nordique par exemple, cette construction était assez volontiers employée quand le narrateur voulait d'une manière quelconque insister sur l'idée de possession (cp. Heusler, *Altisländisches Elementarbuch*, p. 198). En gotique même, il est des cas où l'on est en droit de supposer que le traducteur a recouru spontanément à la construction en question. On lit par exemple (L. IX, 49):

talzjand, gasehwum sumana ana þeinamma namin usdreibandan un hulþons jah waridedun imma, unte ni laisteiþ miþ unsis.

ἐπιστάτα, εἰδομέν τινα ἐπὶ τῷ ὀνόματί σου ἐκβάλλοντα θαυρόνια καὶ ἐκωλύσαμεν αὐτόν, ὅτι οὐκ ἀκολουθεῖ μεθ' ἡμῶν.

Rien dans l'ordre des mots de la phrase grecque ne justifie à première vue l'ordre des mots de la phrase gotique. Il faut donc admettre que le traducteur a choisi délibérément de placer le possessif devant le substantif (cp. W. Streitberg, *Got. Elementarb.*, p. 184). Ce qui porte à le faire croire, c'est qu'une expression comme οἱ σοὶ (L. V, 33) est rendue par *þai þeinai siponjos*. Cette formule se trouve répétée dans des conditions telles que l'article y possède évidemment une valeur déterminative très nette (Mc II, 18).

Par ailleurs, l'article apparaît fréquemment devant le possessif dans les autres dialectes germaniques anciens. O. Behaghel a signalé cette construction dans le Heliand (cp. *Die Syntax des Heliand*, p. 23), dans Isidor, dans la traduction vha. du Tatian, dans Otfrid et dans Notker (cp. *Deutsche Syntax*, p. 119). Dans les *Monsee-Wiener Fragmente*, on relève : *andre auh sume kafengun dea sine*

scalchâ enti dea kahôte arslôgun qui traduit *Reliqui vero tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt* (Math. XXII, 6).

Ces considérations nous apprennent : 1) que l'emploi de l'article devant le possessif n'est pas en gotique un calque du grec ; 2) que dans cette construction l'article n'avait rien perdu de sa valeur déterminative.

IV

EMPLOI « PRÉCURSIF » DE L'ARTICLE.

Un autre emploi de l'article apparaît dans les anciens documents du germanique, dont l'équivalent se retrouve en gotique. Il s'agit du cas où l'article affecte le substantif qui doit réapparaître dans la proposition relative suivante. Cette spécialisation de l'article est déjà complètement développée dès les textes les plus anciens en nordique où elle subsiste encore de nos jours (cp. A. Heusler, *Altisl. Elementarb.*, p. 177 et suiv.). Elle n'est pas propre aux langues germaniques ; nous la retrouvons par exemple en hongrois où elle s'est développée d'une manière originale.

Quelques exemples nous donneront une idée du fonctionnement de l'article dans cet emploi. Empruntons un premier exemple à la *Vǫluspá* (str. 20) :

þaðan koma meyar margs vitandi

þriar ór þeim sal es und þolli stendr.

Nous notons, en passant, que la détermination impliquée par l'article est ici de nature spatiale.

Nous ne citerons pas d'autre exemple vieux-norrois. La prose islandaise applique constamment le procédé que nous venons de décrire. En vieil anglo-saxon, il est aisé de le retrouver. Dans le seul poème de *Bēowulf*, on tombe très souvent sur des passages comme celui-ci (vers 1344) :

.....Nū sēo hand ligeð,

sē-þe ēow wēl-hwylcra wina dohte.

(cp. encore vers 85, 107, 369, 993, 2136, 2173, 2608, 2634,

2647, 2712). Par ailleurs, il est des cas où l'article n'e figure pas, alors que la situation est identique (vers 1343, 2293, 2686, etc.). C'est qu'il n'y a pas besoin de déterminer le substantif employé.

Comment le gotique se comporte-t-il ? Nous lisons (J. IX. 24) :

atwopidedun þan anþaramma sinþa þana mannan saei was blinda, jah gepun du imma : gif hauheîn guda !

ἐπώνησαν οὖν ἐκ δευτέρου τὸν ἀνθρώπου ὃς ἦν τυφλός, καὶ εἶπον αὐτῷ· ὃς δὲ ὁόξεν τῷ θεῷ.

Ici encore, on pourrait supposer qu'il s'agit d'une simple imitation du grec. La comparaison avec le passage correspondant de la version vha. du Tatian enseigne que cette apparence est trompeuse (135, 14) :

Gihalōtun then man abur ther blint was inti quāthun imo : gib gote diūrida...

Le texte de la Vulgate ne peut justifier cette construction en vha., puisque on y lit : *vocaverunt ergo rursum hominem, qui fuerat caecus et dixerunt ei : da gloriam deo...*

De même, dans J. XI, 30, nous trouvons :

nip-þan nauhþanuh gam Iesus in weihsa, ak was nauhþanuh in þamma stada þarei gamotida imma Marþa. passage qui répond pour l'emploi de l'article à Tat. 135, 18 :

Noh thanne ni quam ther heilant in thia burgilūn, oh uuas noh thanne in theru steti thar ingengin imo quam Marthā.

Il est vrai qu'ici le traducteur allemand a pu s'inspirer de la Vulgate qui a elle-même rendu par :

Nondum enim venerat Ihesus in castellum, sed erat in illo loco ubi occurrerat ei Martha.

L'original :

οὐπω δὲ ἐληλύθει ὁ Ἰησοῦς εἰς τὴν κώμην, ἀλλ' ἦν ἔτι ἐν τῷ τόπῳ ὅπου ἐπήντησεν αὐτῷ ἡ Μάρθα.

Il y a lieu de se demander pourquoi St. Jérôme a employé le démonstratif en latin. Faut-il supposer que *ille* avait déjà acquis une signification telle qu'il était utilisé en tant qu'indice « précuratif », tout comme l'article germanique dans les exemples que nous venons de citer du vieux-

norrois et du vieil anglo-saxon ? Ou bien, dans la construction grecque ainsi traduite, l'article avait-il gardé une valeur spéciale ? C'est aux latinistes et aux hellénistes qu'il appartient de s'exprimer sur ce point. Pour nous, il suffit de constater que la traduction vha. en question accuse un caractère indéniablement germanique du fait que la construction dont il s'agit figure également dans la version norroise du même verset :

Hun stóð upp ok gekk út af kastalanum i þann stað, sem systir hennar skilit við Jesum... (Belsheim, p. 93-4).

Ce qui donne toute sa force probante à ce passage, c'est qu'il répond seulement en partie au texte de la Vulgate. Le clerc norrois a pris des libertés avec son modèle : il a fondu ensemble deux versets. Or, malgré son peu d'exactitude, il a appliqué une construction qui reproduit exactement celle que l'on trouve dans la Bible gotique.

Il arrive cependant que des divergences se manifestent entre les versions germaniques dans l'emploi de l'article en position « précurative ». Wulfila traduit J. XIV, 24, par :

iþ saei ni frioþ mik, þo waurda meina ni fastaiþ; jah þata waurd þatei hauseiþ nist mein, ak þis sandjandins mik attins.

ὁ μὴ ἀγαπῶν με τοὺς λόγους μου οὐ τηρεῖ· καὶ ὁ λόγος ὃν ἀκούετε οὐκ ἔστιν ἐμός, ἀλλὰ τοῦ πέμψαντός με πατρὸς.

En vha., on trouve au contraire (Tat. 165, 3) :

Therde mih ni minnót minu uuert ni heltit; inti uuert thaz ir gihörtut nist min, ok thes ther mih santa, fater.

Cette dernière version se conforme évidemment à son modèle latin : *et sermonem quem audistis non est meus, sed ejus qui me misit, patris.*

Inversement, il arrive que Wulfila n'a pas employé d'article, alors que le clerc qui a traduit le Tatian en fait usage (J. XV, 26) :

aþþan þan qimiþ parakletus þanei ik insandja izwis fram attin...

s'oppose à (Tat. 171) :

Thanne cumit ther fluobargeist, then ik in sentu fon themo fater...

Or la Vulgate ne connaît que *paracletus* tandis que le grec présente ὁ παράκλητος. Si nous nous reportons un peu plus haut dans le texte biblique, au verset 26, du chapitre précédent, nous trouvons par contre :

aþþan sa paracletus, ahma sa weiha, þanei sandeiþ atta in namin meinamma...

qui s'accorde cette fois avec (Tat. 165, 4) :

Ther fluobareri heilac geist, then der fater sentit in minemo namen.

En relevant les uns après les autres les cas de ce genre, on se rend compte que le gotique et le vha. emploient tantôt l'article et tantôt n'en font pas usage en position devant une relative. La raison de ces intermittences dans l'emploi de l'article est que la position devant relative ne retirait pas encore à celui-ci son autonomie. Si le scribe allemand est très volontiers porté à placer l'article devant tout substantif déterminé par une relative suivante, le traducteur got a encore trop le sentiment de la valeur de l'article pour s'y résoudre aussi fréquemment. Il est des cas où malgré l'original, l'article fait défaut. On lit par exemple (L. X, 23) :

jah gawandiþs du siponjam seinaim sundro gaþ : audaga augona, þoei saihwand þoei jus saihwiþ.

καὶ στραφεὶς πρὸς τοὺς μαθητάς αὐτοῦ κατ'ἰδίαν εἶπεν· μακάριοι οἱ ὀφθαλμοὶ οἱ βλέποντες ἃ βλέπετε.

Tout fait attendre dans ce texte l'emploi de l'article devant *augona*. Il faut admettre que Wulfila n'a pas jugé que ce mot comportait la détermination voulue. Nous sommes de nouveau en présence d'un cas où il nous est très malaisé de saisir les raisons subtiles qui ont pu motiver parfois l'emploi ou l'absence de l'article en germanique ancien (cp. encore J. X, 23 ; L. IV, 17, etc.).

Nous ne laisserons pas le lecteur par une énumération plus longue des cas où l'article s'emploie en position devant relative. On sait que cette construction a fini par former un schéma où l'article ne sert plus que de particule de liaison dans certains dialectes germaniques modernes. Il nous semble avoir montré que ce développement n'était même

pas en germe dans le texte de Wulfila où l'article avait conservé dans ce cas comme dans les précédents sa pleine indépendance et partant sa valeur entière d'élément déterminatif.

V

EMPLOI DE L'ARTICLE EN COMBINAISON AVEC LE DÉMONSTRATIF.

Dans plusieurs passages de la Bible gotique, on relève une construction qui a toutes les apparences d'une locution étroitement calquée sur le grec. Cette construction consiste en l'emploi de l'article combiné avec le démonstratif *jains*. Dans ce cas, l'article se place avant le substantif qui est alors suivi du démonstratif. On lit ainsi (Math. VIII, 28) :

jah qimandin imma hindar marein in gauja Gairgaisaine, gamotidedun imma twai daimonarjos us hlaiwasnom rinnandans, sleidjai filu, swasive ni mahta manna usleipan pairh pana wig jainana.

καὶ ἐλθόντι αὐτῷ εἰς τὸ πέραν εἰς τὴν χώραν τῶν Γεργεσηνῶν, ὑπὴντησαν αὐτῷ δύο δαιμονιζόμενοι ἐκ τῶν μνημείων ἐξερχόμενοι, χαλεποὶ λίαν, ὥστε μὴ ἰσχύειν τινὰ παρελθεῖν διὰ τῆς ὁδοῦ ἐκεῖνης.

Toutefois, la construction gotique en question ne se trouve pas reproduite toutes les fois que le texte grec porte le démonstratif ἐκεῖνος. A ce point de vue, l'opposition des deux versets 25 et 27 de Math. VII est très instructive. On lit :

25 *jah atiddja dalaþ rign jah gemun ahwos jah waiwoun windos jah bistuggun bi þamma razna jainamma, jah ni gadraus, unte gasulþ was ana staina...* — 27 *jah attiddja dalaþ rign jah gemun ahwos jah waiwoun windos jah bistuggun bi jainamma razna, jah gadraus, jah was drus is mikils.*

25 καὶ κατέβη ἡ βροχὴ καὶ ἤλθον οἱ ποταμοὶ καὶ ἔπνευσαν οἱ ἄνεμοι καὶ προσέπεσον τῇ οἰκίᾳ ἐκεῖνῃ, καὶ οὐκ ἔπεσεν· τεθεμελίωτο γὰρ ἐπὶ τὴν πέτραν... 27 καὶ κατέβη ἡ βροχὴ καὶ ἤλθον οἱ ποταμοὶ καὶ ἔπνευσαν οἱ ἄνεμοι καὶ προσέκοψαν τῇ οἰκίᾳ ἐκεῖνῃ, καὶ ἔπεσεν, καὶ ἦν ἡ πτώσις αὐτῆς μεγάλη.

Le démonstratif *jains* était en gotique un démonstratif dont le sens était encore très nettement spatial. D'autre part, l'article, bien que tout voisin du démonstratif, n'avait plus qu'une signification abstraite et la détermination qu'il impliquait ne portait que sur des rapports extra-spatiaux. Dans ces conditions, l'article a pu compléter la détermination concrète du démonstratif *jains*.

Si nous nous reportons aux passages où la construction que nous venons d'envisager se rencontre, nous constatons en effet que le mot *jains* semble y reléguer le substantif qu'il détermine dans un lointain spatial tout à fait caractéristique. En d'autres termes, lorsque l'article s'emploie en combinaison avec le démonstratif *jains*, il se produit une superposition de deux plans différents de détermination. Ajoutons qu'en gotique *jains* apparaît comme simple adjectif au point de vue flexionnel.

Il est difficile de savoir dans quelle mesure le traducteur a pu subir la sollicitation de l'original en faisant usage de cette double construction. En l'absence de tout témoignage concordant de la part des autres dialectes germaniques anciens, il est impossible de se prononcer dans un sens ou dans l'autre. Un fait serait de nature à faire admettre que l'original a pu déteindre sur la version gotique, c'est que dans les cas où le grec a placé ἐκεῖνος devant l'article, le même schéma se retrouve dans le texte de Wulfila. On a (Mc XII, 7) :

ip jainai pai waurstwjans qepun du sis misso patei sa ist sa arbinumja ;...

ἐκεῖνοι δὲ οἱ γεωργοὶ εἶπον πρὸς ἑαυτοὺς ὅτι οὗτός ἐστιν ὁ κληρονόμος.

Il est vrai qu'au chapitre suivant (Mc XIII, 24), on trouve par contre *in jainans dagans* en face de ἐν εἰκαινοῖς ταῖς ἡμέραις. De même il arrive que le démonstratif gotique est placé devant l'article malgré l'original (Math. IX. 26) : *and alla jaina airpa* : εἰς ὅλην τὴν γῆν ἐκείνην (mais *ibid.*, 31 : *in allai airpai jainai* : ἐν ὅλῃ τῇ γῇ ἐκείνῃ).

L'étude de tous ces cas suggère que la construction considérée n'est pas un calque. Elle a pu correspondre à un

usage indigène. Il se peut que le gotique ait possédé une formule analogue à celle qui en allemand devait aboutir à former une locution pronominale du tyde *der jener* et plus tard *derjenige*. Une telle supposition ne se heurte à aucune invraisemblance. On sait que l'accumulation des démonstratifs est un fait courant en nordique par exemple où nous trouvons constamment des constructions du type suivant, attesté dès les plus anciens poèmes :

*Vreið varð þá Freya ok fndaði,
 Allr ása salr undir bifðisk,
 stökk þat et mikla men Brisinga :
 « Mik veiztu verða vergiarnasta,
 ef ek ek með þér í iotunheima. »*
 (*Þrymskviða*, 12).

qui s'oppose à :

*þá kvað þat Heimdallr, hvitastr ása —
 vissi hann vel fram sem vanir aðrir — :
 « Bindu vér þór þá brúðar líní,
 hafí hann et mikla men Brisinga !*
 (*id.*, 14).

Il est curieux de se rappeler que l'on a voulu identifier l'article *inn*, *in*, *it* (*enn*, *en*, *et*) du norrois avec le gotique *jains* ! En tout cas, cette construction est très usitée dans les poèmes de l'Edda (cp. *Hávamál*, 94 ; *Vafþrúðnismál*, 5, 24 ; *Grimnismál*, 11, etc.). On sait qu'elle était devenue la règle dans la prose classique de l'Islande (cp. Nygaard, *Norren Syntax*). Aujourd'hui, le langage parlé use volontiers du renforcement de l'article postposé par le démonstratif en suédois ou en norvégien (*denne mannen*, *den saken*, etc.), sans parler de la construction suédoise bien connue *den snälla gossen*, *den vackra kvinnan*, etc. Nous nous garderons donc de prétendre que la construction gotique *sa + jains* est un calque du grec.

L'ARTICLE ET L'ORDRE DES MOTS

Après avoir passé en revue les différents cas d'emploi où apparaît l'article en gotique, nous examinerons les questions que pose la place de l'article dans la succession des mots.

Comme on a pu s'en rendre compte au cours du présent exposé, l'article se place généralement en gotique devant le mot qu'il détermine. Dans le cas où il suit le substantif mais précède l'adjectif épithète, il est clair que c'est ce dernier qui reçoit la détermination, tout au moins du point de vue formel.

Il arrive dans un certain nombre de cas que l'article se trouve placé derrière le mot déterminé. Le verset 23 de Jean VII traduit :

jabai bimait nimip manna in sabbato, ei ni gatairaidau witoþ þata Mozesis; iþ mis hatizoþ, unte allana mannan hailana gatawida in sabbato ?

l'original :

εἰ περιτομήν λαμβάνει ἄνθρωπος ἐν σαββάτῳ, ἵνα μὴ λυθῇ ὁ νόμος Μωσέως, ἐμοὶ χολᾶτε ὅτι ὅλον ἄνθρωπον ὑγιῇ ἐποίησα ἐν σαββάτῳ ;

Le grec ne saurait être tenu pour responsable de la place de l'article en gotique. Ceci d'autant plus que le même emploi se retrouve dans cet autre passage (L. II, 7) :

jah gabar sunu seinana þana frumabaur jah biwand ina jah galagida ina in uzetin, unte ni was im rumis in stada þamma.

καὶ ἔτεκεν τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον καὶ ἐσπεργάνωσεν αὐτὸν καὶ ἀνέκλινεν αὐτὸν ἐν τῇ γάτρῃ, διότι οὐκ ἦν αὐτοῖς τόπος ἐν τῷ καταλύματι.

Ici encore, le texte gotique applique une construction qui ne figure pas dans l'original. Notons en passant que

le Tatian porte *in themo gasthuse* en regard du latin *in diversorio*.

Quel peut être le sens exact de la construction gotique ? Si nous considérons les autres cas où elle apparaît, nous constatons qu'elle sert à rendre le démonstratif du grec. En général, c'est le démonstratif οὗτος qui se trouve ainsi traduit. Nous lisons par exemple (L. VI, 12) :

jah warþ in dagam þaim, ei usiddja Iesus in fairguni bidjan ; jah was naht þairwakands in bidai gudis.

ἐγένετο δὲ ἐν ταῖς ἡμέραις ταύταις ἐξῆλθεν εἰς τὸ ὄρος προσεύ-
ζασθαι· καὶ ἦν διανυκτερεύων ἐν τῇ προσευχῇ τοῦ θεοῦ.

Cependant, il arrive que le texte original porte αὐτός, comme dans le passage ci-dessous (L. IV, 21) :

*dugann þan rodjan du im þatei himma daga usfullno-
dedun mela þo in ausam izwaraim.*

ἤρξατο δὲ λέγειν πρὸς αὐτοὺς ὅτι σήμερον πεπλήρωται ἡ γράφη αὕτη ἐν τοῖς ὧσιν ὑμῶν.

Mais cette dernière construction est suspecte. Elle semble plutôt ressortir aux emplois pronominaux de *sa* sur lesquels nous avons déjà attiré l'attention. Elle présente un schéma du type *aggiljus þai in himinam* qui sert à rendre ἀγγελοι οἱ ἐν τοῖς οὐρανοῖς (Mc XII, 28).

Nous retenons donc que dans sa traduction gotique Wulfila a employé l'article après le substantif soit pour rendre οὗτος soit spontanément. Il y a lieu de supposer que dans ce dernier cas, l'article devait avoir une valeur emphatique.

Le témoignage du nordique et de l'anglo-saxon confirme cette supposition. Dans la prose islandaise, l'article et le démonstratif sont volontiers placés après le substantif. Heusler (*Altisländisches Elementarbuch*, p. 198) écrit à ce sujet :

« Von den vielgebrauchten Demonstrativa, *sá* und *þesse*, dürfte das leichtere (ausser bei folgendem Relativsatz) öfter vor-, das schwerere öfter nachstehen. »

Il n'est pas certain qu'à l'origine la construction en question ait eu cette signification. Il est possible qu'au début la position de l'article (ou du démonstratif) ait été

indifférente, à l'époque où une certaine liberté régnait encore en germanique dans l'ordre des mots. Sur la pierre d'Istaby (VII^e siècle), on a déchiffré en effet :

AfaþR hAriwulafa hAþuwulafR hAeruwulafiR — warAwt runAR þAiAR (Noreen, *Altnordische Grammatik*, p. 338). où il est difficile d'attribuer au démonstratif postposé un sens emphatique.

Les rares cas où l'article se place après le substantif dans le texte du poème de *Bēowulf* ne permettent guère de décider du sens de cette construction ni de savoir si elle implique une détermination emphatique plus grande que celle énoncée par l'article en position devant le substantif (cp. vers 2589, 2960, 2970).

Si la forme révélée par l'inscription runique d'Istaby n'a aucune signification emphatique, il faudrait admettre que l'article gotique avait acquis une spécialisation emphatique en position après le substantif. Ce serait le seul des emplois que nous venons d'étudier où le gotique présenterait une spécialisation marquée.

W. Streitberg a signalé (*op. cit.*, p. 187) une autre particularité relative à la place de l'article dans l'ordre des mots en gotique. Il arrive assez fréquemment que l'article n'est pas placé immédiatement devant le substantif qu'il détermine. Comme dans l'original, un complément peut s'intercaler entre eux. Ainsi εἰς τὰς κύκλῳ χώμας est traduit *in þos bisunjane haimos* (L. IX, 12). Cette construction est surtout fréquente avec le participe présent : *þans bi sik sitandans* : τοὺς περὶ αὐτὸν καθημένους (Mc III, 34).

Le même auteur fait observer avec raison que cette construction se trouve aussi dans des passages où l'original ne la présente pas. Il cite (Mc V, 4) *þo ana fotum eisarna* qui rend τὰς πέδας. Il semble que Wulfila ait préféré ce procédé à celui qui consistait à forger un mot nouveau. L'expression τῆς περιχώρου est rendue par *þis bisunjane landis* (L. IV, 37).

Dans quelle mesure l'article est-il dû dans ces constructions à l'influence de l'original ? Streitberg a l'air de croire à une transposition littérale. Cette opinion est difficilement

acceptable puisque nous rencontrons à côté de *po ana fotum eisarna*, où l'intercalation du complément n'est pas due au grec, d'autres formules comme *gudis garaihtein* traduisant τῇν τοῦ θεοῦ δικαιοσύνην (R. X, 3). Si l'article a été employé dans le premier cas, alors qu'il ne figure pas dans le second, c'est que là encore, il a joué selon la règle habituelle. Il y a donc des chances que même dans cette position devant complément intercalé, l'article gotique n'ait pas été appliqué par Wulfila uniquement afin de transposer l'article grec.

CONCLUSION

Si nous dressons maintenant le bilan des résultats exposés au cours de la présente étude, nous aboutissons aux constatations suivantes.

L'article *sa* se manifeste dans le texte de la Bible gotique comme étant à coup sûr un indice de détermination dont le substantif se trouve affecté dès qu'il cesse d'être appliqué à l'expression d'une notion générale, vague, extensive. L'article gotique « individualise » le substantif, en limite l'extension, en précise la fonction dans le discours.

Il ne sert pas à « transposer » l'article grec comme l'a prétendu Streitberg. S'il lui arrive de traduire parfois le démonstratif grec, il ne faut pas oublier qu'il s'agit dans la plupart des cas de démonstratifs grecs dont la valeur s'était affaiblie. Le démonstratif fort du grec : ἐκεῖνος est généralement rendu par *jains* et non par l'article. L'article gotique ne saurait évidemment correspondre à ce que nous appelons article en français ou en hongrois modernes. L'article français n'a guère d'autre fonction que celle qui consiste à permettre l'emploi du substantif. Un substantif français pris sans article est tout à fait inintelligible. Il n'en était pas de même pour le substantif gotique ou germanique. Le substantif gotique ou germanique était caractérisé par sa forme, il se reconnaissait aisément au milieu des autres mots de la phrase. L'article gotique et germanique n'avait donc pas la même fonction que l'article français actuel. Dans la plupart des cas, son rôle était même exactement opposé à celui de l'article français. Si l'on veut traduire avec exactitude l'article gotique en français de nos jours, il faut recourir aux démonstratifs *ce, cet, cette, ce... là, cet... là, cette... là*, c'est-à-dire employer des démonstratifs atténués.

Il n'est donc pas étonnant que Wulfila ait cru devoir rendre par l'article ce que le grec du Nouveau Testament exprimait par le démonstratif. Il a fait en sens inverse ce qu'ont accoutumé de faire les anglistes soucieux de rendre en français le sens de l'article anglais qui a conservé jusqu'à nos jours une partie de sa valeur originelle.

Cela ne veut pas dire que le traducteur got n'a pas été sollicité par l'original d'utiliser l'article plus fréquemment qu'il n'aurait fait s'il avait composé son texte de son propre cru. Il est évident qu'il a essayé de rendre toutes les oppositions, toutes les nuances du texte grec qu'il avait sous les yeux et dont il était en outre imbu de par son éducation théologique. Mais même, en admettant qu'il ait poussé le souci de l'exactitude jusqu'à employer l'article dans des cas où ses compatriotes n'auraient pas songé à le faire, il est impossible de supposer qu'il ait improvisé pour les besoins de sa traduction les règles subtiles qui régissent l'emploi de l'article dans la version gotique de la Bible.

Une telle supposition serait d'autant plus téméraire que ces règles d'emploi de l'article en gotique correspondent en tous points à celles qui sont attestées dans les autres dialectes germaniques anciens, ainsi que nous l'avons constaté au long des pages qui précèdent.

Il est cependant un point essentiel où l'article gotique diffère des articles nordique, anglo-saxon, allemand. Quelles que soient les formules dont il fait partie, il reste autonome, investi de sa valeur intégrale. Aucune spécialisation ne lui a encore fait perdre son plein pouvoir déterminatif.

Nous avons montré qu'il n'en était déjà plus ainsi de l'article nordique, saxon, allemand. Au cours de notre exposé, nous avons indiqué à plusieurs reprises que l'article allemand, par exemple, était en voie de rapide affaiblissement. L'histoire particulière des dialectes germaniques confirme cette vue. De toutes les langues germaniques, c'est l'allemand qui possède actuellement l'article le plus évolué, le plus proche de l'article français moderne, de l'article grec du Nouveau Testament, etc. Le scandinave et

surtout l'anglais ont conservé d'importants vestiges rappelant les anciens emplois de l'article.

Ce développement de l'article germanique depuis le stade gotique jusqu'à l'état de l'article en allemand moderne n'est pas sans exemple dans l'histoire des langues indo-européennes. L'article grec a subi la même évolution entre la période homérique et la *κρηγή* hellénistique, pour ne pas parler du grec moderne.

Il est impossible d'expliquer la raison d'une pareille évolution. On serait tenté à première vue d'attribuer la transformation progressive de l'article germanique à l'influence du roman. De tous les dialectes germaniques, ce sont les parlers allemands qui dès le début accusent l'évolution la plus rapide. La contiguïté géographique expliquerait l'influence romane sur ces parlers. D'éminents germanistes, parmi lesquels Friedrich Kluge, ont cru reconnaître à d'autres points de vue l'influence des parlers romans sur les parlers allemands du Sud.

Aucun fait ne permet d'affirmer qu'il en a été ainsi. Bien plus, les documents que nous pouvons consulter tendraient plutôt à infirmer une hypothèse de ce genre. Il existe en effet un point d'incidence historique où s'affrontent parler roman et parler vha. Ce sont les Serments de Strasbourg. Or que lisons-nous ? En regard du roman :

Pro deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in aiudha et in caduna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid numquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit.

Si Lodhuuigs sacrament, que son fradre Karlo iurat, conservat, et Karlus meos sendra de suo part non los tanit, si io returnar non l'int pois : ne io ne neuls, cui eo returnar int pois, in nulla aiudha contra Lodhuuig nun ti iver.

le franconien rhénañ présente :

In godes minna ind in thes christânes folches ind unsêr

bêdhero gehaltnissi, fon thesemo dage frammordes, sô fram sô mir got gewuiczi indi mahd furgibit, sô haldih thesan mînan bruodher, sôso man mit rehtu sinan bruodher scal, in thiû thaz er mig sô sama duo, indi mit Ludheren in nohheiniu thing ne gegango, the mînan uuil-lon imo ce scaden uuerdhên.

Oba Karl then eid, then er sînemo bruodher Ludhuuige gesuor, geleistit, indi Ludhuuig mîn hërro then er imo gesuor forbrihchit, ob ih inan es iruuenden ne mag : noh ih noh thero nohhein, then ih es iruuenden mag, uuidhâr Karle imo ce folhusti ne uuirdhit.

L'article fonctionne en allemand selon les règles que nous avons définies. Le texte roman ne comporte rien de pareil. Il est vrai que ce texte est probablement l'œuvre d'un clerc qui s'est efforcé de latiniser tout ce qui lui a paru trop « vulgaire » ; il n'en demeure pas moins qu'aucun autre document ne nous autorise à affirmer que les parlers romans aient pu exercer une influence quelconque sur le développement et l'emploi de l'article en allemand ancien.

En ce qui concerne le gotique, il est impossible d'attribuer le développement de son article à aucune cause extérieure connue. Le parallélisme frappant des emplois de l'article en nordique et en gotique ne veut pas dire que l'article aurait déjà existé en goto-nordique (dans la mesure où l'on admettrait l'existence d'une communauté goto-nordique). Il ne faut pas perdre de vue que le nordique a réparti entre trois démonstratifs différents les fonctions qui caractérisent l'article gotique attesté dans la Bible de Wulfila. Dans ces conditions, il semble extrêmement improbable que l'article germanique tel que nous venons de le définir remonte à la période germanique commune. Il est issu d'un développement qui ne s'est accompli qu'au cours de l'histoire de chacun des dialectes germaniques après leur différenciation respective.

Le gotique ne fait que présenter l'article germanique à son stade le plus archaïque, où il venait à peine de dépouiller sa valeur concrète de démonstratif spatial pour revêtir le rôle d'un déterminatif abstrait. Des vestiges importants

attestent le caractère récent de cette évolution. Le traducteur got a employé à plusieurs reprises l'article pour désigner un objet vu à proximité par le sujet parlant. Il a transcrit (L. VII, 44) βλέπεις τούτην τὴν γυναικα par *gasaihwis þo qinon* ? Le vha. ne connaissait déjà plus cette acception à l'époque où fut traduit le Tatian, puisque nous lisons en regard (Tat. 138, 11) : *gisihisttū thiz uuitb* ? De même le nordique porte *hwárt sér þú konu þessa* ?

Cependant, sur plus d'un monument runique, *sa* apparaît pour exprimer une relation spatiale. Nous avons cité déjà l'inscription d'Einang qui est du IV^e siècle. On retrouve ce même emploi sur la pierre d'Istaby (VII^e siècle).

Il semble bien que l'article gotique ait également conservé sa signification originelle dans l'emploi qui en est fait sur le document d'Arezzo, où l'on a déchiffré :

Ik Gudilub 'dkn' þo frabauhtaboka fram mis gawaurhta þus 'dkn' Alamoda fidwor unkjane hugsis Kaballarja jah skilliggans .rly. andnam jah ufmelida.

La transition vers le sens abstrait est indiquée sur le contrat de vente trouvé dans les archives de Sainte Anastasie de Ravenne (Streitberg. *Gotische Bibel*, p. 479-80). L'article y désigne l'objet présent à l'esprit des contractants et dont il est question pour la transaction opérée mais qui n'est pas situé sous les yeux.

Ce fait nous enseigne que le démonstratif *sa* a dû être employé de fort bonne heure pour désigner l'objet qui n'était pas situé dans la proximité spatiale mais qui intéressait l'attention du sujet parlant avec autant de force que s'il s'était trouvé à portée de ses sens. Tous les autres emplois de l'article découlent de cette acception que nous venons de définir. On la retrouve à l'origine des emplois de l'article en grec (K. Brugmann und B. Delbrück : *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indo-germanischen Sprachen; Zweite Bearbeitung* II, 314-15). Il en a été de même en vieil indien.

Ce rôle « présentatif » de l'article (cp. A. J. Carnoy : *Psychologie de l'article grec, Symbolae Grammaticae in honorem Ioannis Rozwadowski, Volumen I*, p. 143-152) a

d'ailleurs subsisté fort longtemps à côté des emplois secondaires auxquels il a donné origine. Il serait aisé d'en relever un nombre important d'emplois dans l'usage (et surtout dans celui de la langue parlée) des langues germaniques modernes. On y rencontre même quelques fois encore l'article appliqué dans son acception première, celle d'un déictique spatial. Au hasard d'une lecture récente, il nous arrive de trouver en norvégien moderne un cas de ce genre dans un texte qui reproduit un dialogue et où on lit «... *Og se* *DET* *bæger* — *det* *er* *kanske* *lidelsens* *bæger* — *hvem* *ønsker* *drikke* *deraf*? » (Ragnhild Jolsen : *Samlede Skrifter*, I, p. 153). Le contexte ne laisse aucun doute sur le sens déictique de *det*.

Des emplois de ce genre dans la Bible de Wulfila ou dans les documents gotiques attestés postérieurement, on ne saurait donc conclure que l'article gotique n'a été qu'un démonstratif. Les exemples que nous avons étudiés de ses divers emplois prouvent au contraire qu'il désignait surtout l'objet présent à l'esprit quoique généralement soustrait à la perception des sens. Il était même devenu une sorte de particule assurant la liaison des différentes propositions formant le discours. Il était un élément de cohésion syntaxique. Ses emplois anaphoriques ou précurseurs ne fournissent que les deux aspects complémentaires de cette même fonction essentielle.

Cette dernière évolution, le gotique l'a effectuée indépendamment du nordique et des autres dialectes germaniques anciens. Il se peut qu'il ait participé à ce développement avec d'autres dialectes perdus sans avoir laissé de vestiges. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons rien affirmer à cet endroit. Peu importe d'ailleurs, cette restriction n'infirme en rien la portée du témoignage que nous ont conservé les documents gotiques. Ce témoignage avait été récusé à tort par les théoriciens comme Streitberg. Nous espérons l'avoir rétabli dans toute sa force probante.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.	4
<i>Emploi simple de l'article.</i>	5
<i>Emploi spécialisé de l'article.</i>	44
I. — Emploi de l'article en combinaison avec l'adjectif épithète.	45
II. — Emploi de l'article avec l'adjectif substantivé. . . .	62
III. — Emploi de l'article en connexion avec le possessif. .	68
IV. — Emploi précurseur de l'article.	73
V. — Emploi de l'article en combinaison avec le démonstratif.	77
<i>L'Article et l'ordre des mots.</i>	80
CONCLUSION.	85

Vu le 20 juillet 1928 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
Pour le Recteur,
l'Inspecteur de l'Académie,
A. MAURELLET.

